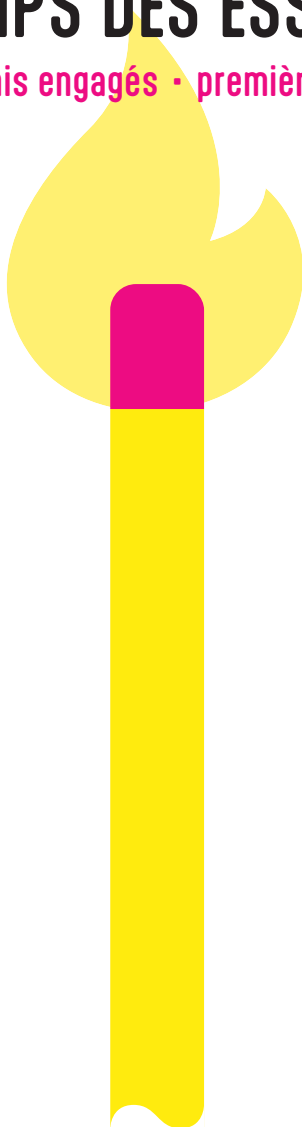


PRINTEMPS DES ESSAYISTES

concours d'essais engagés • première édition • 2025



LA LITTÉRATURE AU CŒUR DE L'ÉVEIL SOCIAL

Salon du livre de l'Estrie





PRINTEMPS DES ESSAYISTES

Concours d'essais engagés

1^{ière} édition – 2025

La littérature au cœur de l'éveil social

Salon du livre
de l'Estrie

Crédits

Idée originale et édition : Salon du livre de l'Estrie

Coordination et révision : Sarah Baril-Bergeron

Conception graphique : Pascale Rousseau

Secrétariat du concours : Véronique Marcotte

Jury : Isabelle Boisclair

Josianne Cossette

Bernard Gilbert

Communication : Myriam Comtois

ISBN : 978-2-9816204-2-2

Copyright 2025, Salon du livre de l'Estrie

Dépôt légal : septembre 2025

Tous droits réservés. La traduction, l'édition et la diffusion du présent ouvrage est réservée au Salon du livre de l'Estrie et aux auteur-ices.

Introduction

Depuis 1979, afin de stimuler la création et l'intérêt pour la littérature, le Salon du livre de l'Estrie a organisé plusieurs concours en collaboration avec divers partenaires. Ce fut longtemps avec le quotidien *La Tribune*. Plus récemment, en 2023, un concours d'écriture a rejoint les élèves des 5^e et 6^e années.

Souhaitant récidiver, l'équipe du Salon a misé sur le Printemps des Passeurs, journée d'échanges dont la première édition s'est tenue en mars 2025 en collaboration avec la Coopérative et la Faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke, ainsi qu'avec l'Université Bishop's. L'occasion de lancer un nouveau concours était trouvée.

Pourquoi l'essai? Et pourquoi l'essai engagé?

Nous souhaitons que les jeunes s'expriment sur des sujets leur tenant à cœur. Le contexte social, politique et culturel qui caractérise notre temps, plein d'incertitude et de défis, nous a motivés à viser les étudiantes et étudiants des niveaux collégial et universitaire du Québec. Ce seront les essayistes de demain... Raison de plus, nous constatons que l'essai, genre si important pour l'avancement des idées et pour la formation d'esprits critiques, fait souvent figure de parent pauvre dans l'univers littéraire.

Par l'écriture, le Printemps des Essayistes stimule la réflexion et l'engagement à partir d'un thème. Pour cette première édition, *La littérature au cœur de l'éveil social* s'est imposé compte tenu des partenaires impliqués, qui œuvrent dans l'enseignement supérieur et le domaine du livre. La mission de chacun y trouve son compte.

Le résultat est probant : nous avons reçu 20 textes provenant de l'Estrée, mais aussi de Montréal, Québec, Drummondville, Trois-Rivières et Gatineau. Les participantes et participants sont inscrits aussi bien au cégep qu'au baccalauréat, à la maîtrise ou au doctorat. La majorité des essais ont été soumis par des femmes. Les sujets se révèlent variés, bien que tous soient en lien avec le thème. Ces huit essais en sont la preuve : la littérature concourt bel et bien à l'éveil social.

Bonne lecture!

Bernard Gilbert, directeur général
Salon du livre de l'Estrée

Préface

Les mots servent d'entonnoir du cœur au monde. Lorsqu'ils visent juste, ils peuvent tonitruer aussi loin que le regard se pose. Ceux des prochaines pages m'ont touchée droit au cœur. Ils m'ont fait pleurer, sourire et maugréer contre les injustices. Ce livre est un porte-voix du Québec d'aujourd'hui, celui des Hadjer et des Jeanne, des Léonie, Indira et Mahinatea.

Leur vision de la littérature au cœur de l'éveil social porte de nombreuses besaces d'expériences, et tout autant de positionalités. Dans son texte sur l'alphabétisme, Maude Cousineau raconte comment lire et écrire sont « un échange de vérités, d'univers, de perceptions du monde ». Pour certaines autrices comme Indira G. Cruz ou Hadjer Abderrahmane, la littérature leur a permis d'être soi-même, envers et contre tous.

Comme Jeanne Ducas, je pense que la révolte est littérature. Les mots ont ce pouvoir de donner du sens à un monde qui n'en fait pas toujours, et de nous permettre de raconter notre dégoût et notre rébellion envers les inégalités. « Le peuple s'écrit lui-même », écrit-elle. Nous nous écrivons à force de slogans, de chroniques, de messages privés et publics, de scripts sur les *prompts* de télévision, de questions rédigées par des recherchistes aux animatrices de radio. Tout cela est littérature, tout cela est mots. Et ces mots donnent un sens au flot du monde, souvent trop complexe pour qu'il soit compréhensible sans des mots pour le fixer.

Écrire pour la libération

Lire et écrire peut servir la libération des femmes, comme dans les textes de Véronique Guyaz et Mathilde Lavoie. Dans les essais de Léonie Villeneuve et Mahinatea Sanchez Kairenga, la littérature peut servir à libérer la parole des allochtones et certaines « corporéités

mémorielles ». Le métissage des langues et des cultures nous amène à une littérature créole d'où émerge encore plus de beauté.

On se rend compte au fil des pages que tout le monde n'a pas toujours eu le droit ni l'espace pour se raconter. Ngũgĩ wa Thiong'o, auteur kenyan décédé en mai 2025, a passé sa vie à nous raconter les horreurs de l'imposition de langues et d'épistèmes en Afrique par les colonisateurs. Il narre comment à Berlin en 1884, lorsque les puissances européennes se sont séparées le monde, « la nuit de l'épée et de la balle a été suivie par le matin de la craie et du tableau noir¹. » La colonialité du pouvoir s'imposerait maintenant par l'esprit plutôt que par le fusil. Il explique que la colonisation a tué des cultures en supprimant la capacité d'écrire et de lire dans sa langue.

Les femmes se sont aussi longtemps fait refuser le pouvoir de se raconter par la littérature. Si ce n'est qu'un exemple parmi d'autres, George Sand a volé à Amantine Aurore Lucile Dupin de Francueil la maternité de ses livres. Le monde et les femmes s'y trouvant étaient toujours racontés dans la littérature par des hommes. Aujourd'hui encore, les hommes sont sur-représentés dans les chroniques et comme experts dans nos médias traditionnels, tout comme dans les listes de lecture de nos plans de cours.

De mots révoltés à des mots révoltants

Si les mots ont toujours servi à nommer l'innommable, illustrer la révolte et fomenter la libération, ils servent aussi parfois à euphémiser une réalité trop difficile à vivre pour notre humanité. Nous parlons de « conflit » à Gaza plutôt que de génocide, nous mentionnons les tendances autoritaires de Donald Trump mais pas la montée en flèche du suprémacisme blanc et du fascisme. Nous appelons « migrants » les femmes, les hommes et les enfants qui meurent dans la Méditerranée chaque année. Nous les qualifions par des chiffres plutôt que par leurs hobbies, leurs professions, leurs aspirations, leurs rêves. Ils ne sont pas des humains, ils sont des migrants. Notre empathie est sauvée dans le processus.

¹ Ngũgĩ wa Thiong'o, *Decolonising the Mind: The Politics of Language in African Literature*, Reprint, Studies in African Literature (Oxford: Currey, 2005), 35, traduit par Ngũgĩ wa Thiong'o. 2011. *Décoloniser l'Esprit*. Paris: La Fabrique.

Nous appelons « anges gardiens » celles et ceux qui nous sauvent de la pandémie. Puis nous nous ravisons. Parce qu'un ange gardien doit être protégé à tout prix, nous leur retirons leur épithète aussitôt, permettant ainsi de les replacer au bas de l'échelle sociale. Pendant ce temps, les migrants serviront encore de bouc-émissaires pour nos désordres sociaux et nos mauvaises décisions de politiques publiques. Les « migrants temporaires » volent nos logements, comme ils volaient précédemment nos *jobs*. Tout cela, ce sont des mots qui exagère ou qui mentent. Mais ce sont des mots qui font peur, et qui font élire.

Un migrant, dans les communiqués de presse de notre gouvernement et de certains partis d'opposition, n'est pas Tamata qui change la couche de ta mère au CHSLD ou Farouk qui s'occupe de tes finances, ce n'est pas Hernando qui cueille tes bleuets ou Pablo qui deviendra un jour premier ministre. Dans les mots des puissants, le migrant est celui qui est la cause de tous nos maux.

Les mots servent donc parfois d'outils au pouvoir en place. Il faut donc que la littérature redevienne révolte, qu'elle redevienne combat. Comme dans les textes qui suivent celui-ci. Pour que les mots représentent davantage de justice sociale que d'accumulation de capital. Les mots doivent raconter que la justice prédomine sur les inégalités, que la justice prédomine même sur la paix.

Un monde peut être en paix tout en demeurant foncièrement injuste. Le monde peut être en paix lorsque les dominées ne se lèvent pas et ne racontent pas leur colère. Lorsqu'on réussit à enlever le désir de se raconter aux dominées, le monde reste tranquille, mais il reste aussi foncièrement injuste.

Maïka Sondarjee, autrice et professeure agrégée
Université d'Ottawa



LAURÉATES

Indira G. Cruz

Étudiante à la maîtrise
en études littéraires

Université du Québec à Montréal



Entre deux langues et plusieurs mondes, **Indira G. Cruz** façonne sa voix littéraire depuis Montréal, où elle vit depuis 2016. En transition du journalisme et de la communication vers l'écriture littéraire, elle poursuit la maîtrise en études littéraires (profil création) et la Concentration en études féministes de l'UQAM. Elle travaille actuellement à un recueil d'essais sur le féminisme, l'identité migrante et la langue-frontière, où se croisent engagement et mémoire intime. Parallèlement, elle écrit son premier roman. Son univers puise dans les littératures caribéenne et québécoise, nourri par des voix telles que Maryse Condé, Reinaldo Arenas et Kim Thúy.

AZÚCAR!

Je me rappelle le jour où j'ai déclaré la guerre à la séduction. J'habitais au Québec depuis un an et j'avais décidé de me sortir du cycle du salaire minimum et des conditions de travail précaires. Presque miraculeusement, j'ai réussi à épargner assez pour ne pas travailler pendant deux semaines, que j'ai consacrées à un programme intensif de recherche d'emploi. Celui-ci promettait de me mener vers un poste à la hauteur de mes compétences. Ma première année au Québec, je travaillais entre huit et dix heures par jour, six ou sept jours par semaine dans des dépanneurs, des usines et des magasins de détail. Après ma journée de travail, j'allais à la francisation. Pendant mon temps libre, je rédigeais des CV et je participais à des webinaires pour « mieux m'intégrer ». J'avais 27 ans et je ne me reposais presque jamais.

L'activité finale du programme consistait en une simulation d'entretien filmée, que nous avons analysée en groupe. Avant de montrer mon enregistrement, l'animatrice a lancé : « Indira est une séductrice professionnelle. Je ne m'inquiète pas pour elle, vous allez voir, elle va vous charmer ». Tout au long de l'exercice, elle avait souligné les qualités de chacun-e : clarté dans les propos, précision, astuce, preuve de rigueur, confiance en soi, esprit d'équipe, tandis que les miennes se résumaient au registre du charme.

Même si l'animatrice avait de bonnes intentions, entendre que mes compétences se résumaient à la séduction et que « c'est une belle qualité de ta culture d'origine » m'a assez découragée. Cela me rappelait les hommes en cravate qui venaient acheter une salade au dépanneur et qui me demandaient d'où je venais pour ensuite se permettre un : « *mamacita* », « c'est pour ça que t'es si *cute* » ou « te cherches-tu un Québécois? » pendant que je restais en silence parce que mon patron exigeait une bonne attitude à la caisse.

Trop occupée et éloignée du monde académique pour me lancer dans une étude approfondie sur la question, je me suis contentée, une fois chez moi, d'une recherche rapide sur Google en tapant les mots clés « cubaine » et « séduction ». Je cherchais à mieux comprendre les liens que l'animatrice avait faits avec ma culture d'origine et je suis tombée sur un TED Talk assez populaire où Chen Lizra², entrepreneure et danseuse, dit avoir fait de Cuba son « laboratoire de séduction ». À partir de l'observation de notre culture, elle affirmait avoir créé une formule permettant à chacun-e de réussir absolument tout ce qu'il ou elle souhaitait.

Je me souviens de l'énorme inconfort que j'ai ressenti en regardant cette vidéo, qui caricaturait les Cubain-es. La conférencière semblait vouloir célébrer Cuba, mais son regard superficiel sur notre culture ne faisait que renforcer l'exotisation du pays, en particulier celle des femmes caribéennes. Sa conférence dépeignait notre réalité à travers un prisme occidental et privilégié, ignorant notre histoire coloniale et politique. Une fois sa formule établie, elle en a fait un produit marketing, comme si elle tentait de vendre la recette de la séduction « à la cubaine ».

Elle a ouvert la conférence en exécutant une danse sensuelle, au rythme du reggaeton cubain, à l'attention d'un homme qui a réagi comme s'il était charmé, voire subjugué. Plus tard dans la vidéo, elle a arraché notre rumba à son contexte et l'a transplantée sur cette scène de diffusion régie par des codes blancs. Notre rumba se retrouvait dénaturée : elle apparaissait désormais comme une forme de harcèlement plutôt que comme cette danse magnifique, aux racines africaines, née au XIX^e siècle dans les quartiers marginalisés de La Havane et de Matanzas. J'aimerais avoir les mots justes pour décrire la rumba, mais je ne veux pas commettre la même erreur que Lizra. Je sais que la rumba recèle un certain mystère, inaccessible aux mots et aux regards superficiels. Née sous la colonisation espagnole, la rumba est jouée avec des instruments de percussion, mais aussi avec des outils de travail et des ustensiles domestiques. Elle porte en elle la séduction, certes, mais aussi une spiritualité, une révolte, un désir de liberté... tout ce que cette conférence a effacé, laissant en moi une sensation voisine de celle que me causent les manuels apolitiques que

l'on retrouve dans les rayons de « bien-être » des grandes surfaces nord-américaines.

J'ai fermé l'ordinateur en concluant qu'il fallait que je me détache du stéréotype de la Caribéenne séductrice si je voulais être perçue comme une femme sérieuse, pertinente, méritante d'un emploi digne. Les mois qui ont suivi le programme de recherche d'emploi, je me suis inscrite à des cours de phonétique pour atténuer mon accent et j'ai arrêté de me maquiller, de porter des vêtements moulants ou colorés. J'ai commencé à moins rire. J'observais les femmes d'ici pour les imiter et essayer de me perdre dans le portrait afin de devenir une *latina* bien intégrée, une *latina* parfaite pour la *job*.

Je voudrais terminer cette histoire comme mon propre conte de fées engagé : rapidement, j'ai découvert la théorie féministe intersectionnelle et j'ai compris que je n'étais pas le problème. Ou bien : j'ai vécu mes différences avec fierté, sachant que j'apportais de la richesse, puis j'ai décroché un emploi stable grâce à mes capacités professionnelles sans me soucier de mon accent, de ma couleur ou de ma façon de bouger. Mais – surprise! – la vie n'est pas un conte de fées.

Ce n'est qu'en écrivant, six ans plus tard, que j'ai revisité mon rapport à la séduction. Écrire, comme tout acte de création, exige de se dévoiler. Je ne conçois pas, ou du moins, je n'ai jamais réussi à écrire quoi que ce soit de sincère sans me montrer moi-même avec toutes les implications : Caribéenne, née dans une famille cubaine révolutionnaire, exilée, immigrante, chialeuse, bruyante, héritière de l'oralité de l'« obscur conteur de chemins [...] qui a la tendance à parler pour parler, à narrer pour narrer avec allègre sagesse venue du plus profond³ ». Celle qui, un jour, s'est fait respecter par un ancien beau-père trop macho et ses amis dans une *controversia*⁴ improvisée où sa rime enragée a battu en éloquence celle du patriarcat. Celle qui a conquis ses premiers amours en dansant avec sensualité au rythme de la salsa à l'école secondaire.

J'aime séduire par l'écriture. Je ne sais pas encore si j'y arrive,

³ Alejo Carpentier, cité dans Samuel Feijóo, *Cuentos populares cubanos de humor*, La Habana, Letras cubanas, 2018, 497 p. (Ma traduction).

⁴ Joute verbale appartenant au *punto guajiro*, un genre de musique traditionnelle paysanne cubaine. Elle oppose deux chanteurs qui improvisent des dizains rimés (strophes de dix vers), dans une forme d'affrontement poétique et ludique.

mais je fonds à l'idée d'être lue par des yeux désireux. Comme l'écrivaine Claire Legendre, je ressens un plaisir fou d'imaginer « l'édification de mon château de cartes sous le regard admiratif de mon lecteur idéal⁵ ». Son idée de pénétrer le lecteur se transforme, chez moi, en une manière de le courtiser avec charme : une lettre d'amour, une *serenata*⁶, ou une danse sensuelle.

En lisant Audre Lorde, j'ai compris que ce qu'on perçoit comme une séduction exubérante constitue l'expression de ma profonde connexion avec mon érotisme. Si j'étais restée à Cuba, je n'aurais peut-être jamais été confrontée à réfléchir à ce sujet, car, à mon avis, les femmes cubaines n'ont pas « perdu la confiance en cette puissance qui vient de notre connaissance la plus profonde et la moins rationnelle »⁷. L'érotisme, pour Lorde, est « l'affirmation de la force vitale des femmes, [une] puissante énergie créatrice, dont nous réclamons aujourd'hui la connaissance et l'usage dans notre langage, notre histoire, nos danses, nos amours, notre travail, nos existences⁸. »

Aujourd'hui, je sais que je n'aurais pas dû interpréter négativement le commentaire de l'animatrice du programme de recherche d'emploi, car ce rejet d'être perçue comme une femme séductrice venait de l'incorporation inconsciente des injonctions patriarcales et capitalistes. La force érotique est une puissance rare à célébrer et à déployer avec joie dans ce système « qui ampute notre travail de sa valeur érotique [...], du désir de vivre et de la plénitude qui l'accompagnent⁹. »

À la différence des potentiels patrons de ma pénible recherche d'emploi, je n'ai pas besoin d'adopter les codes d'une normalité imposée face à mon lecteur idéal. Pas question de m'invisibiliser ou de m'assimiler à une culture dominante. Mon lecteur comprend la complexité humaine

⁵ Claire Legendre, « L'exercice fictionnel au défi du désir », *Voix et Images*, vol. 48, no 3, Université du Québec à Montréal, 2023, p. 55-65, en ligne, <doi: 10.7202/1111443ar>.

⁶ Tradition musicale nocturne dans laquelle un groupe de musiciens, généralement avec des instruments à cordes, chantent devant la maison d'une personne pour l'honorer ou exprimer des sentiments romantiques.

⁷ Audre Lorde, « De l'usage de l'érotisme : l'érotisme comme puissance », dans *Sister Outsider. Essais et propos sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...*, trad. de l'anglais (États-Unis), Genève, Mamamélis, 2003, p. 52.

⁸ *Ibid.*, p. 53.

⁹ *Ibid.*

et narrative et ne se pose pas des « questions typiques », ni ne s'attend à de réponses parfaites. Il aime la vie racontée en histoires et non sous forme de liste à puces. Comme Roberto Bolaño pour Enrique Vila Matas¹⁰, mon lecteur idéal existe, écrit comme une déité et exige beaucoup de l'écriture. Un jour, j'ai su que j'écrivais pour lui, acceptant l'absurdité de cet acte : il n'a aucune raison de me lire, il possède une abondance d'œuvres d'écrivains reconnus dans sa bibliothèque. La seule raison pour laquelle je pourrais être lue par lui un jour serait d'écrire si bien, si scandaleusement bien, que mon texte se retrouve inévitablement sur sa table de travail et qu'il se souvienne de moi pendant un instant : Indira González Cruz, ce nom me dit quelque chose.

Il existe des lieux communs pour parler de séduction. Je pourrais dire que je souhaite envelopper mon lecteur avec mon fil de mots, telle une araignée, que je lui écrirais les plus belles histoires pour me faire pardonner la vie telle une Schéhérazade, mais avec des métaphores fragiles, je me condamne au rejet. Rigueur, j'ai besoin de rigueur pour le séduire. Mais la rigueur toute seule n'a jamais conquis un cœur sensible. Le seul, l'unique chemin pour séduire mon lecteur est d'écrire en étant sincère, en étant moi-même en toute rigueur.

Mon lecteur n'est pas le centre de toutes mes décisions narratives, c'est plutôt l'histoire en elle-même. Je pense très peu à lui au moment de l'écriture, mais, une fois le premier brouillon fini, j'imagine l'inviter à faire partie de mon histoire en y ajoutant son imagination et son rythme. Je l'invite à corriger ma partition musicale, à tester ma chorégraphie, à danser avec moi, comme un partenaire, selon la proposition d'Ursula K. Le Guin. « Au lieu de piéger, d'effrayer, de contraindre ou de manipuler un consommateur, les auteurs collaboratifs tentent de l'intéresser. [...] Pas un viol : une danse¹¹ ». Le Guin parle de danser le tango, cette danse intime où les partenaires dansent étroitement collés l'un à l'autre. Mon lecteur et moi avons trop chaud pour le tango, nous dansons le *casino*,

¹⁰ Enrique Vila-Matas, « Roberto Bolaño, calígrafo del sueño », dans *Consejo Estatal para la Cultura y las Artes*, 23 mars 2012, en ligne, <https://bcehricardogaribay.wordpress.com/2012/03/23/palabras-dedicadas-a-roberto-bolano-por-enrique-vila-matas/>, consulté le 24 mars 2025.

¹¹ Ursula K. Le Guin et Martín Schifino, *Contar es escuchar : sobre la escritura, la lectura, la imaginación*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Martín Schifino, 5a ed, Madrid, Círculo de Tiza, 2020.

la salsa cubaine. Je le guide, mais il a une grande liberté d'interprétation et de mouvement. La magie opère dans le regard et la complicité.

Comme l'explique Lorde, « en célébrant l'érotisme dans tous nos comportements, [le] travail devient une prise de décision consciente – un lit ardemment désiré dans lequel [on] entre en pleine reconnaissance et duquel [on] sort puissante¹² ». Les femmes rendues ainsi plus puissantes sont dangereuses, affirme l'autrice.

En évoquant des femmes puissantes, je pense irrémédiablement à Celia Cruz. En 1964, la reine absolue de la salsa, grande séductrice du public, dînait dans un restaurant cubain de Miami. Alors qu'elle s'apprêtait à prendre une tasse de café, le serveur lui aurait demandé si elle le voulait avec du sucre. À quoi Celia a répondu : « Non, mon gars, tu es cubain et tu sais que notre café est très amer. *¡Con azúcar, viejo, con azúcar!*¹³ ». Ce geste de Celia n'était pas banal, il contient en soi un savoir, une philosophie populaire de mon peuple d'origine : la vie, comme le café, sont déjà assez amers, il faut ajouter du sucre. Celia, comme toutes les femmes cubaines, savait qu'il faut du charme, de l'optimisme, de la séduction pour bien vivre cette vie. Lors de ses concerts suivants, elle racontait cette anecdote devenue célèbre et que les spectateurs réclamaient toujours. Un jour, Celia décide de donner à l'histoire une tournure inattendue et, au moment d'entrer en scène, elle crie son iconique : *Azúcar!*

Séduire est un geste d'écoute. Vouloir séduire nous fait penser à l'autre et nous sauve d'être trop centrés sur nous-mêmes. Je voudrais avoir l'écoute de Celia Cruz et séduire mon lecteur d'une manière si joyeuse, si précise, si cubaine : une phrase, une danse, un rire, du *azúcar* pour toujours.



¹² Audre Lorde, « De l'usage de l'érotisme : l'érotisme comme puissance », dans *Sister Outsider. Essais et propos sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...*, trad. de l'anglais (États-Unis), Genève, Mamamélis, 2003, p. 52.

¹³ « Avec du sucre, mon vieux! Avec du sucre! » (Traduction de l'autrice.) Claudia Padrón Cueto, « Por qué gritaba ¡azúcar! y otras cinco anécdotas de Celia Cruz », dans *Cubonet*, 21 octobre 2022, en ligne, <<https://www.cubonet.org/por-que-gritaba-azucar-y-otras-cinco-anecdotos-de-celia-cruz/>>, consulté le 25 mars 2025.

Bibliographie

Cueto, Claudia Padrón, « Por qué gritaba iazúcar! y otras cinco anécdotas de Celia Cruz », dans *Cubamet*, 21 octobre 2022, en ligne, <<https://www.cubamet.org/por-que-gritaba-azucar-y-otras-cinco-anecdotas-de-celia-cruz/>>, consulté le 25 mars 2025.

Feijóo, Samuel, *Cuentos populares cubanos de humor*, La Habana, Letras cubanas, 2018, 497 p.

Le Guin, Ursula K. et Martín Schifino, *Contar es escuchar : sobre la escritura, la lectura, la imaginación*, 5a ed, Madrid, Círculo de Tiza, 2020, 400 p.

Legendre, Claire, « L'exercice fictionnel au défi du désir », *Voix et Images*, vol. 48, no 3, Université du Québec à Montréal, 2023, p. 55-65, en ligne, <doi : 10.7202/1111443ar>.

Lizra, Chen, *Le pouvoir de séduction dans notre vie quotidienne*, [vidéo] 1 févr. 2013, Vancouver, TEDx Talks, en ligne <<https://www.youtube.com/watch?v=TBIL2sdfoVc>>, consulté le 17 mai 2025.

Lorde, Audre, « De l'usage de l'érotisme : l'érotisme comme puissance », *Sister Outsider. Essais et propos sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...*, trad. de l'anglais (États-Unis), Genève, Mamamélis, 2003, 202 p.

Vila-Matas, Enrique, « Roberto Bolaño, calígrafo del sueño », dans *Consejo Estatal para la Cultura y las Artes*, 23 mars 2012, en ligne, <<https://bcehricardogaribay.wordpress.com/2012/03/23/palabras-dedicadas-a-roberto-bolano-por-enrique-vila-matas/>>, consulté le 24 mars 2025.

Véronique Guyaz

Étudiante à la maîtrise en lettres

Université du Québec
à Trois-Rivières



Véronique Guyaz est étudiante à la maîtrise en lettres à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Forte d'une première carrière dans le réseau de la santé et des services sociaux, elle s'intéresse aux théories du *care*, aux récits de soi et à l'accompagnement par la littérature. Lauréate du Prix Clément-Marchand en 2023, elle est aussi récipiendaire des bourses d'excellence du Conseil de recherche en sciences humaines et du Fonds de recherche du Québec – secteur Société et culture. Passionnée de musique, Véronique est aussi trompettiste dans l'Orchestre à vents du Centre-du-Québec depuis 2021.

Manifeste contre la cruauté ordinaire

*Le jeu est hardi, périlleux, plein de péripéties effrayantes.
Les femmes qui ont servi de marchepied à des fortunes aussi fabuleuses
sont les Euménides qui tentent parfois de les renverser!*

Louise Colet, *Ces petits messieurs* (1869)

À mes sœurs qui rêvent d'une famille et d'une carrière. À celles qui se noient sous les responsabilités. À celles qui aspirent à la reconnaissance. À celles qui désirent réparer. À celles qui revendent l'innovation. À celles qui souhaitent plaire à un père, à un homme, à un fils. À celles qui songent et pansent dans l'ombre. À celles qui veulent écrire, je vous vois.

Vous grandissez et étudiez au milieu de vos frères. Comme eux, vous êtes enjointes à choisir une carrière, à exceller, à gagner vos lendemains. Vous avez des obligations et des droits. Vous les avez réclamés, vous les avez obtenus. À l'instar de vos mâles congénères, vous avez bu, mangé et joui autant que vous le pouviez. Vous avez découvert les contrées les plus reculées, là où vos pleurs ont bercé vos sœurs asservies.

Vous avez du crédit et une grande gueule. Vous défoncez les plafonds de verre, vous êtes politisées. Vous tenez les cordons de la bourse et vous prenez des décisions. Vous répondez à toutes les attentes, on vous envie. Vous faites un enfant, avec ou sans l'homme, au choix. Vous pouvez tout faire et son contraire. Vous avez joué comme un as. Mais c'était un jeu d'hommes. Et soudain, vous êtes lasses.

Vous vous surprenez à contempler le bas-côté de l'autoroute. Là où les fleurs les plus banales ne sont jamais cueillies. Vous voudriez ralentir, rêvasser, toujours, et écrire encore. Contester. Dénoncer. Renâcler. Ruer dans les brancards. Mais vous êtes empêtrées dans la trame de vos pensées. Cerveaux effervescents continuellement assiégés, filaments

d'imaginaire constamment coupés comme l'herbe sous le pied. Parce qu'il faut faire la lessive, nettoyer la salle de bain, « Demain, c'est journée pédagogique; on fait quoi? », balayer, ranger, cuisiner, « As-tu signé mon bulletin, Maman? », organiser la fête de la petite, « On mange!!! », conduire l'héritier à l'aréna, « J'ai mal au ventre... », chercher la cravate de l'amoureux, « Ah, au fait, peux-tu déplacer mon rendez-vous de demain? Tu es à la maison, tu as sûrement le temps, non? », décider du menu de la semaine, trouver cette stupide cravate sur la patère (exactement où elle devait être), « Encore dans tes livres? T'es assez intelligente de même : maintenant, viens m'aider », passer à la pharmacie avant 19 h, et, enfin seulement, se contenter de ces rognures de calendrier dérobées à la collectivité pour exprimer une vaine créativité qui jure dans cet impératif d'efficacité.

*La mère est lasse, le père fatigué.
Pour ce qui est d'imaginer le Paradis, ils n'ont pas le temps.
Cette tâche doit être confiée à l'invention des poètes.*

Virginia Woolf, *De la maladie* (1926)

Voilà qu'on s'étonne de votre colère, de cette porte que vous tenez fermée, de votre indisponibilité mentale, de cette inspiration qui kidnappe vos nuits et vous rend groggy au matin. *Hystériques ordinaires*¹⁴ qui ne s'enchantent plus de cette nouvelle recette de vichyssoise aux artichauts¹⁵, quelle maladie vous accable donc?

Vous vous sentez flouées. Avec raison. C'est qu'ils ont bien voulu vous laisser jouer. Temporairement. Selon leurs règles. Le temps de vous endormir un peu et de vous convaincre que les avancées étaient réelles. Que les limites avaient été repoussées. Que vous aviez gagné au change. Que vous aviez progressé. Que vous viviez mieux que vos mères. Ah, pour cela, on vous a bien menti. Et vous y avez cru, quelle blague!

Tant que vous dépensez et que vous vous occupez des enfants, on vous laisse faire. Tant que vous sacrifiez vos projets pour soutenir

¹⁴ Frédérique Bernier, *Chimères*, Montréal, Nota bene, coll. « Miniature », 2024, p. 52.

¹⁵ Entre deux manifestes féministes, vous trouverez d'autres plats tout aussi inspirants : [S.a.], « 20 recettes élégantes pour recevoir », dans *Châtelaine*, 14 février 2022, en ligne, <<https://fr.chatelaine.com/art-de-vivre/15-recettes-elegantes-pour-recevoir/>>, consulté le 25 février 2025.

nos aînés, on vous laisse faire. Tant que vous vous épuisez à soigner les délaissés et les marginalisés sans trop remettre en question l'ordre établi, on vous laisse faire. N'est-ce pas dans votre nature de prendre soin? Pendant ce temps, on prospère et on pense pour vous. Liberté à crédit, remboursée au mérite.

Elles disent que le temps où elles sont parties de zéro est en train de s'effacer dans leurs mémoires. Elles disent qu'elles peuvent à peine s'y référer. Quand elles répètent, il faut que cet ordre soit rompu, elles disent qu'elles ne savent pas de quel ordre il est question.

Monique Wittig, *Les guérillères* (1969)

Au fond, vous le savez trop bien : ils vont vous reprendre cette liberté. Cette dystopie écarlate, Margaret Atwood l'avait pressentie¹⁶. L'accès à l'avortement recule, et le mâle alpha revient. Vos batailles sont bien gentilles, mais ne font pas le poids face aux enjeux des hommes. Déjà, on cesse de jouer : les transgenres n'ont plus leur place au pays de Trump. Il suffit que la religion regagne du terrain, que la crise climatique s'accroisse et ce sera la fin de cette joyeuse comédie. La récréation se termine, il est temps de rentrer à la maison. On a déjà trop laissé aller les choses. Cessez vos caprices. Les temps sont durs et tout le monde doit collaborer pour rendre ce monde *great again*. Le chauvinisme mâle¹⁷ reprend ses droits, les vôtres fondent comme neige au soleil. Individualisme crasse. Singularités étouffées. Croissance à tout prix. Pas le temps pour les sornettes inutiles comme la littérature.

C'est quand tout s'effondre que vous le voyez enfin. Votre sens des responsabilités, votre empathie et votre culpabilité, ils les exploitent depuis toujours. *Ces petits messieurs*¹⁸ qui vous parasitent, les geignards, les nihilistes, les pitoyables sangsues qui se désengagent sous de vagues prétextes, les pervers narcissiques, les fils à maman, les ignorants qui

¹⁶ Anne-Frédérique Hébert-Dolbec, « "La Servante écarlate", roman prémonitoire? », dans *Le Devoir*, 29 juin 2022, en ligne, <<https://www.ledevoir.com/lire/728079/grand-angle-la-servante-ecarlate-roman-premonitoire>>, consulté le 15 février 2025.

¹⁷ Monique Wittig, Gille Wittig, Marcia Rothenburg et Margaret Stephenson, « Combat pour la libération de la femme : Par-delà la libération-gadget, elles découvrent la lutte des classes », *L'Idiot international*, n° 6, mai 1970, p. 13-16.

¹⁸ Louise Colet, *Ces petits messieurs*, Paris, Talents Hauts, 2024 [1869].

ne camouflent même plus leur bêtise, ceux qui dénigrent et violentent les femmes pour éviter qu'elles ne les surpassent, ceux qui sont et demeurent d'éternels enfants à torcher, des braillards, des incapables, des irresponsables, des « c'est-pas-d'ma-faute », des mous, des lâches. Et vous, qui jouez les bonasses aveugles, vous vous complaisez dans leur regard attendri, à la recherche de ce *fix* originel de valorisation à deux sous qui occulte l'horrible vérité : vous êtes bien comme votre mère!

Cessez cette bienveillance stérile qui pérennise le modèle et participe de votre obsolescence programmée. Cessez de vous mirer dans leur regard qui nourrit leur ego, plus que le ventre : « C'est pourquoi Napoléon et Mussolini insistent tous deux avec tant de force sur l'infériorité des femmes; car si elles n'étaient pas inférieures, elles cesseraient d'être des miroirs grossissants. » ¹⁹ Cessez de traiter vos fils en petits rois qui reviendront vous hanter plus tard. Faites de vos filles des Amazones instruites, indépendantes et décomplexées. Faites-les lire surtout, et rejetez l'obscurantisme religieux qui sert de prétexte à la mainmise sur vos corps.

Mes sœurs Érinyes, brisons le modèle. Ne reconnaissez que vos lois. Rendez-vous indisponibles. Laissez-leur la chape épaisse de la quotidienneté et commencez à rêver. Priorisez vos amitiés et la sororité, terreau combien plus fertile pour repenser le monde. Alarmés, vos hommes croiront à une mutinerie et ils n'auront pas tort. C'en est bien une qui se foment, ici et maintenant. Mais elle est nécessaire, et plusieurs d'entre eux l'accueilleront avec joie. Ce sont ceux qui contribuent chaque jour à décroïsonner les rôles sociaux, qui déconstruisent les stéréotypes de genre, qui embrassent leur propre vulnérabilité et qui ont conscience de leur interdépendance. Ils auront compris que tout n'est pas que transactionnel, que tout ne se mesure pas à l'aune d'un arbitraire hiérarchique. Ces grands hommes de l'ordinaire le savent bien : un jour, ils auront besoin de ces idées nouvelles qui fleurissent sur le bord de la route, l'air de rien. Comme eux, vous aurez besoin de ces mots pour construire le Paradis, pour trouver un sens au chaos lorsqu'il déferlera. Vous tournerez les pages d'un livre. Et c'est là que vous me trouverez.



¹⁹ Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, trad. de l'anglais par Clara Malraux, Paris, 10/18, 1997 [1929], p. 54.

Bibliographie

[S.a.], « 20 recettes élégantes pour recevoir », dans *Châteline*, 14 février 2022, en ligne, <<https://fr.chatelaine.com/art-de-vivre/15-recettes-elegantes-pour-recevoir/>>, consulté le 25 février 2025.

BERNIER, Frédérique, *Chimères*, Montréal, Nota bene, coll. « Miniature », 2024.

COLET, Louise, *Ces petits messieurs*, Paris, Talents Hauts, 2024 [1869].

HÉBERT-DOLBEC, Anne-Frédérique, « “La Servante écarlate”, roman prémonitoire? », dans *Le Devoir*, 29 juin 2022, en ligne, <<https://www.ledevoir.com/lire/728079/grand-angle-la-servante-ecarlate-roman-premonitoire>>, consulté le 15 février 2025.

UNIVERSALIS, « ÉRINYES ou EUMÉNIDES », dans *Encyclopædia Universalis*, 19 janvier 1999, en ligne, <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/erinyes-eumenides/>>, consulté le 26 février 2025.

WITTIG, Monique, Gille Wittig, Marcia Rothenburg et Margaret Stephenson, « Combat pour la libération de la femme : Par-delà la libération-gadget, elles découvrent la lutte des classes », *L'Idiot international*, n° 6, mai 1970, p. 13-16.

WITTIG, Monique, *Les guérillères*, Paris, Minuit, coll. « Double », 2019 [1969].

WOOLF, Virginia, *De la maladie*, trad. de l'anglais par Élise Argaud, Paris, Rivages poche, 2018 [1926].

WOOLF, Virginia, *Une chambre à soi*, trad. de l'anglais par Clara Malraux, Paris, 10/18, 1997 [1929].

Maude Cousineau

Étudiante au baccalauréat
en neurosciences cognitives

Université de Montréal



Maude Cousineau est étudiante en neurosciences cognitives à l'Université de Montréal. Dans ses temps libres, elle aime lire, écrire, se promener, faire des mots croisés et des sudokus. Elle a déjà publié un poème dans l'édition 2023-2024 du recueil intercollégial *Pour l'instant*. Si le sujet de son essai vous interpelle, elle vous invite à consulter les publications d'École ensemble, un mouvement en faveur de l'équité scolaire au Québec.

Cliquez sur « crédit »

J'ai été caissière chez RONA. Je dis ça comme on revient de la guerre. Le baptême du feu et le feu qui reste, le fort du sourire résolument tenu contre les gens bêtes bêtes bêtes. Le cinquième cercle de l'Enfer, la colère, la colère de tout le monde et surtout contre moi. Bon, j'exagère évidemment, mais c'est cathartique,

Des phrases, parfois dites, parfois tues, me restent encore de mes quelques mois de service à la clientèle : *Il n'y a pas de code-barres sur cet article-là, monsieur, voulez-vous qu'on aille vous en chercher un autre? Je ne sais pas, monsieur, vraiment, je ne sais pas combien de temps ça peut prendre. Je comprends, monsieur, je suis une maudite cruche et la prochaine fois, vous irez chez Patrick Morin. Grand bien vous en fasse.*

Parfois, quand on n'était que deux caissières sur le plancher, on ouvrait seulement les quatre caisses libre-service. C'était devenu comme qui dirait mon créneau. J'avais fini par avoir le tour : je n'aimais pas ça plus qu'il fallait, mais j'en tirais une petite satisfaction, ne serait-ce que celle du travail bien fait. J'avais pris en affection, comme un gage de complicité, les petits caprices des machines, les petites astuces pour les faire aller plus vite. Je connaissais par cœur les roues de ma Lison. C'est exigeant, par contre, le libre-service : à quatre, les clients en demandent chacun autant qu'un seul, et s'étonnent qu'on ne puisse pas leur accorder son entière attention. J'ai toujours fait mon gros possible, mon énorme possible, mais que voulez-vous?

Voici une scène qui commence comme toutes les autres. Un client qui s'avance, qui se place devant l'écran. Et immédiatement, *allegro risoluto* : « Mademoiselle! Mademoiselle! ». Bon, un autre perdu. Allons-y. Mademoiselle à la rescousse.

— Est-ce que je peux vous aider?

— Oui, oui, faites-le donc pour moi, moi, vous savez, les machines, hein...

Soupir. Ça avait été une longue soirée, j'avais retourné je ne sais pas combien de dalles de céramique, je m'étais fait enguirlander — tragédie ordinaire du service à la clientèle. Déjà un peu à court de patience, donc, la mademoiselle. Mais je m'exécute! et je lui explique à voix haute tout ce que je fais, le ton un peu sec, « pour que vous le sachiez la prochaine fois, monsieur ». Il hoche la tête, fait de petits gestes d'excuse, se tient un peu en retrait. Et je clique, et je scanne, et je clique, et je scanne... *Mode de paiement.* Mettons notre monsieur à contribution.

— Payez-vous par crédit ou par débit?

— Par crédit.

— Alors... vous cliquez sur « crédit ».

— ...

— Si vous payez par crédit, vous devez cliquer sur « crédit ». Vous voyez le bouton « crédit »? Vous cliquez dessus.

Je souris jaune, j'attends qu'il s'exécute. Il reste les bras bal-lants, regarde l'écran, me regarde, l'écran et moi, moi et l'écran, comme s'il tombait de Charybde en Scylla. Il me donne presque l'impression d'un enfant pris en faute, interrogé peine perdue sur quelque chose qu'il devrait connaître.

Soudain, ça me frappe. Détente du petit ressort cérébral, synapses explosives, et ooooh, d'accord! Je comprends.

Il ne sait pas lire.

Les lettres à l'écran pourraient former n'importe quel mot qu'il ne serait pas plus impliqué dans l'histoire. Concierge, harmonica ou *Happy Birthday, Mr. President...* ou crédit, ou débit, ou n'importe, n'importe quoi. Tout ça revient au même et à rien du tout. Ça ne le regarde pas. Ma frustration est tombée; je complète la transaction, l'air de rien. Il s'en va. Mademoiselle a résolu le mystère et se sent mal un peu.

Plus tard en soirée, alors que je marche du RONA jusqu'à chez moi, je me rappelle vaguement une statistique que j'ai lue dans le journal : le cinquième des Québécois sont analphabètes²⁰. Mes parents, toute ma famille, tous mes amis savent lire, et je me suis toujours dit : 20 % ! *C'est ridiculement, inimaginablement gros ! C'est exagéré. Et où sont tous ces gens-là ? Ces gens pour lesquels le monde écrit est inaccessible, hermétique, nul comme dans nihil ? Une personne sur cinq ! Mais où sont ces gens-là ?* Eh bien, ils sont là. Il est là. Il a toujours été là. Il y est toujours, attendant que je clique sur « crédit » comme on attend sa sentence.

Cette anecdote m'est toujours restée à l'esprit, un peu en latence. Elle me revient à l'occasion. J'y ai repensé récemment, alors que je faisais de la correction bénévole au cégep : nous étions plusieurs à passer en revue les copies d'élèves d'une école secondaire à proximité. C'était une pratique de leur épreuve finale de français. J'en avais huit. Huit copies pénibles à lire, au sens souvent confus, aux fautes bien trop nombreuses. Je trouvais presque les critères de correction trop sévères : tous mes élèves échouaient le volet de la langue. Vocabulaire, échec. Syntaxe et ponctuation, échec. Grammaire et orthographe, échec énorme, catastrophe absolue. Même son de cloche chez les autres correctrices. *Bon, au moins, ce n'est pas juste moi.*

Au moins.

Combien de ces jeunes-là passeront le véritable examen ? Dans le réseau public, seulement 66,9 % des élèves ont réussi leur épreuve finale de français en 2024²¹. Devant de tels résultats, ce ne sont pas des adolescents de secondaire 5 qu'il faut mettre au rang des cancre. Quelque chose cloche à grande échelle.

²⁰ « 19 % des Québécois sont analphabètes et 34,3 % d'entre eux ont de grandes difficultés de lecture. » Lecavalier, C. Le PQ veut un grand chantier contre l'analphabétisme. (20 septembre 2022). *La Presse*. Repéré le 15 mai 2025 à <https://www.lapresse.ca/elections-quebecoises/2022-09-20/le-pq-veut-un-grand-chantier-contre-l-analphabetisme.php>.

²¹ Morasse, M.-E. et Leduc, L. Grosse dégringolade du taux de réussite en français. (30 août 2024). *La Presse*. Repéré le 15 mai 2025 à [https://www.lapresse.ca/actualites/education/2024-08-30/examen-du-ministere/grosse-degringolade-du-taux-de-reussite-en-francais.php#:~:text=Examen%20du%20Ministère%20Grosse%20dégringolade%20du%20taux%20de%20réussite%20en%20français&text=Le%20taux%20de%20réussite%20à,66%2C9-%20%25%20au%20public](https://www.lapresse.ca/actualites/education/2024-08-30/examen-du-ministere/grosse-degringolade-du-taux-de-reussite-en-francais.php#:~:text=Examen%20du%20Ministère%20Grosse%20dégringolade%20du%20taux%20de%20réussite%20en%20français&text=Le%20taux%20de%20réussite%20à,66%2C9-%20%25%20au%20public.).

Évidemment, les élèves dont j'ai corrigé les textes ne sont pas analphabètes : ils ne sont pas pris au dépourvu devant un écriteau ou une caisse libre-service. Mais ils souffrent de lacunes considérables. Leur communication est limitée : on les prendra moins au sérieux dans un contexte professionnel. Ils auront de grandes difficultés à poursuivre des études supérieures. Ils n'enverront pas de lettres ouvertes aux journaux, n'éciront pas à leurs conseils d'arrondissement ni à leurs députés de circonscription. Ils feront société au rang des spectateurs, faute d'outils pour monter à la tribune. Ils sont pris dans quelque chose qui les dépasse, qui me dépasse et que je trouve profondément injuste, sans vraiment le comprendre. C'est là que me revient en mémoire mon monsieur de la caisse : encore une fois le sentiment d'être séparée d'une autre réalité par un écran, un écran qui me la révèle sans m'y donner accès, transparent mais hermétique. Encore une fois l'inconfort et la reconnaissance, peut-être, d'avoir échappé à cette réalité, le soulagement coupable des rescapés – mais de quelle tragédie? Du système d'éducation à trois vitesses, qui condamne certains élèves à des écoles publiques mal financées, à des classes trop nombreuses, à des enseignantes débordées, au manque criant d'éducatrices spécialisées, de psychologues, d'orthopédagogues, d'orthophonistes, de tout? Qui les force à traîner avec eux, année après année, les difficultés qu'ils n'auront pas pu surmonter? Qui offre à d'autres, une minorité, ma chanceuse minorité, bienheureuse et ignorante du reste, quelque chose d'autre, de mieux? Je l'ignore. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'il n'y a pas un analphabète qui a fait son secondaire au collège Jean-Eudes – et cela pour une raison simple : l'écramage systématique effectué par cette école privée, et par tant d'autres, au moyen d'examens d'admission extrêmement sélectifs et anxiogènes. Ceux qui ont le plus de difficultés, refusés à ces examens, se retrouvent donc au public, à former des classes « régulières » plus faibles et plus complexes à gérer pour le personnel enseignant²². Le système est contre eux dès le départ.

Moi qui aime lire, qui suis curieuse, dont la sensibilité au monde s'est formée au contact des journaux, des romans, moi qui ai grandi dans

²² Plante, C. Système d'éducation : Le Québec, l'exemple à ne pas suivre, selon un groupe d'experts australiens. (23 août 2025). La Presse. Repéré le 25 août 2025 à <https://www.lapresse.ca/actualites/education/2025-08-23/systeme-d-education/le-quebec-l-exemple-a-ne-pas-suivre-selon-un-groupe-d-experts-australiens.php>.

une maison pleine de livres et de personnes pour me les lire; moi qui ai eu tellement d'occasions d'articuler mes arguments, d'écrire, de recevoir de la rétroaction et de m'améliorer; moi qui n'ai jamais eu de misère à l'école, qui n'ai pas eu besoin du soutien qu'on n'offre pas, ou si peu, à ceux et celles qui en ont, de la misère; moi qui ai les mots pour dénoncer; moi, je crois qu'il y a là une injustice, une profonde et criante injustice. Être capable de lire et d'écrire, ce sont deux aptitudes nécessaires à la vie en société, ce sont des enrichissements, des embellissements, des approfondissements de la vie intérieure. C'est un échange de vérités, d'imaginaires, de perceptions du monde, c'est « la preuve, comme toute forme d'art, que la vie ne suffit pas²³ ». C'est un don et une invitation à donner en retour. C'est à la fois un moyen et une fin en soi. C'est avant tout un droit qui devrait être inaliénable, inconditionnel, universel, indépendamment des difficultés de chacun et de la somme que ses parents peuvent déboursier pour son parcours scolaire.



Bibliographie

« 19% des Québécois sont analphabètes et 34,3 % d'entre eux ont de grandes difficultés de lecture. » LECAVALIER, C. Le PQ veut un grand chantier contre l'analphabétisme. (20 septembre 2022). *La Presse*. Repéré le 15 mai 2025 à <https://www.lapresse.ca/elections-quebecoises/2022-09-20/le-pq-veut-un-grand-chantier-contre-l-analphabetisme.php>.

MORASSE, M.-E. et Leduc, L. Grosse dégringolade du taux de réussite en français. (30 août 2024). *La Presse*. Repéré le 15 mai 2025 à [https://www.lapresse.ca/actualites/education/2024-08-30/examen-du-ministere/grosse-degringolade-du-taux-de-reussite-en-francais.php#:~:text=Examen%20du%20Minist%C3%A8re%20Grosse%20degringolade%20du%20taux%20de%20r%C3%A9ussite%20en%20fran%C3%A7ais&text=Le%20taux%20de%20r%C3%A9ussite%20%C3%A0%2066%20%25%20au%20public](https://www.lapresse.ca/actualites/education/2024-08-30/examen-du-ministere/grosse-degringolade-du-taux-de-reussite-en-francais.php#:~:text=Examen%20du%20Minist%C3%A8re%20Grosse%20degringolade%20du%20taux%20de%20r%C3%A9ussite%20en%20fran%C3%A7ais&text=Le%20taux%20de%20r%C3%A9ussite%20%C3%A0%2066%20%25%20au%20public.).

PLANTE, C. Système d'éducation : Le Québec, l'exemple à ne pas suivre, selon un groupe d'experts australiens. (23 août 2025). *La Presse*. Repéré le 25 août 2025 à <https://www.lapresse.ca/actualites/education/2025-08-23/systeme-d-education/le-quebec-l-exemple-a-ne-pas-suivre-selon-un-groupe-d-experts-australiens.php>.

²³ Pessoa, F., 1950.



COUPS DE CŒUR

Jeanne Ducas

Étudiante au programme
de sciences, lettres et arts

Collège de Maisonneuve



Jeanne Ducas est étudiante et compte bien ne jamais cesser de l'être. Ses domaines d'intérêts ratissent large, de l'astronomie à l'étude des langues anciennes, sans oublier l'herboristerie. C'est cette pluralité de passions qui l'a menée à poursuivre des études de sciences, lettres et arts au cégep. Elle est du reste fascinée par les marionnettes à fil et s'intéresse tout particulièrement à l'imaginaire et aux mouvements coopératifs. Elle souhaiterait devenir conteuse, entre autres choses, pour pouvoir transmettre son amour des histoires et du théâtre. Elle écrit pour le plaisir, idéalement à la lueur d'une chandelle.

Pour un printemps, j'ai oublié mon nom

2012. J'ai six ans, j'ai des poussières. Le printemps érable fleurit autour de moi et je n'y comprends joyeusement rien. Ce sont mes premières manifestations, il faut tout m'expliquer. J'apprends le vocabulaire de la contestation, j'apprends à parler révolte. Je sais dire piquetage, manifestation, grève, à qui la rue à nous la rue. Je sais le dire et je le dis, haut et fort, un peu partout. Ces mots qui ne sont pas les miens, qui sont ceux de la lutte, ces mots qui transitent par moi pour rejoindre le chœur immense de notre combat. De jolis slogans pétris d'envol dont on tartine notre ville. Une littérature de bouche à oreille rythmée des pas de la foule en marche.

Le combat est avenir

Restons phares

On va toujours trop loin pour ceux qui ne vont nulle part

Non à la régression tranquille

Je pense, donc je nuis

Le savoir n'est pas à vendre

Si vous pensez que l'éducation coûte cher, essayez donc l'ignorance

Charest dans la rue, charrue dans la raie

Rêve général illimité

La loi spéciale, on s'en câlisse

La grève, la grève, c'pas une raison pour se faire mal

Un peuple, instruit, jamais ne sera vaincu

Les bancs d'école sont aussi des bancs publics

On scandait à pleins poumons, à s'en épuiser voix et pieds. C'était un joli délire.

Lorsqu'on quittait une manifestation, ma mère me disait d'écouter. Dans la foule, c'était un bruit immense, un soulèvement de mots en pulsations grandioses. Et deux rues plus loin, le silence. Presque complet. Les échos des manifestations se perdaient en quelques pâtés de maison. Là, dans le mutisme de la ville, on aurait presque dit qu'il ne s'était rien passé.

La grève a subi le même sort. Pendant 2012, on en parlait partout, ça s'écrivait dans tous les journaux, ça s'immisçait dans toutes les discussions, ça se disputait au gouvernement, ça se savait à l'étranger. Puis, en quelques mois, le printemps érable s'est tu. Silence presque complet. Aujourd'hui, beaucoup de mes amis ne savent pas ce que c'est. Et peu de gens se souviennent des mots marqués du fer rouge.

On oublie vite la poésie de la révolte. Pourtant, sa légèreté ne la rend pas futile pour autant. Elle traduit un peuple entier. Elle est immatérielle, volatile, anonyme mais collective, elle appartient à tous. Elle emprunte à la culture et à ses référents, aux contestations qui l'ont précédée. Elle transmet l'humour d'un peuple et ses valeurs fondamentales. Aussi sûrement que toute autre œuvre littéraire.

La littérature de révolte est foisonnante et multiple, je le reconnais. Je ne parle pas ici d'écrits sur la révolte, mais de ceux nés dans la révolte. La nuance est importante. On peut écrire sur un mouvement; le texte peut être beau – il y a de très charmantes odes à la rébellion. Mais aussi puissante que soit l'œuvre qui relate une révolte, elle ne pourra jamais se substituer aux phrases qui l'ont légendée.

La révolte ne quémande ni ne commande de littérature. Elle est littérature. Les révoltes se font rarement en douceur, parfois en sang, et en mots, toujours. Des mots scandés et martelés, des mots chuchotés et subtilisés. Des mots de rire et des mots de ventre. La poésie contestataire s'éveille d'elle-même. Révolte mûre n'est pas enfant. Elle n'a pas besoin qu'on lui apprenne à parler. Elle sait se nommer elle-même. Elle sait se présenter comme il se doit.

Les slogans et pancartes ont leur style propre. Court et poignant, ironique ou injurieux, souvent humoristique, irrévérencieux. Non, la

parole de la rue n'est pas fleurie de métaphores, approfondie de pensées, tracée d'histoire filée ou de protagonistes éclairés. Elle ne souscrit pas aux carcans des genres littéraires. Elle est insoumise. C'est un style autre, un style brut et poignant. Les slogans sont brefs, leur sens n'en est que plus dense. Ils portent l'essence. Ils sont faits d'humour et de conviction. Ils doivent entraîner et rallier, mais aussi s'envoler. On doit les reprendre ensemble, en mélodie parlée, audible et distincte. C'est une poésie de contraintes et d'unisson.

Pourquoi, alors, refuser à ces mots leur statut littéraire? Comment décide-t-on ce qui est littérature, et ce qui en est exclu? Ce n'est pas une histoire de forme, ni de propos. Le Larousse définit officiellement la littérature comme l'« ensemble des œuvres écrites auxquelles on reconnaît une finalité esthétique ». Dans les faits, il me semble que la frontière entre ce que nous reconnaissons collectivement comme de la littérature et ce qui n'en fait pas partie est moins nette.

Nous acceptons la littérature hors du livre. Nombre d'œuvres ont été passées de mémoire en paroles jusqu'à notre ère. Nous acceptons le poète qui écrit sur un mur, si ses mots savent vibrer. Nous acceptons les mots engagés. Tant d'auteurs se sont imprégnés d'une lutte. Tant de manifestes se tapissent sous des allures de roman. Nous acceptons aussi la poésie de liberté, sans forme ou informelle. Nous ne craignons pas les images déliées au fil des vers.

Mais nous ne reconnaissons pas pareil statut littéraire aux mots de la révolte. C'est plus fort que nous. Ils répondent pourtant à tous les critères. Ils peuvent être écrits ou parlés, mais font toujours danser la langue. Et, surtout, ils ont une finalité esthétique. Certains slogans sont poèmes, certaines idées seules enflamment les passions. Il y a une fragile élégance aux mots de la lutte.

Nous n'osons pas le reconnaître. Il nous semble collectivement qu'il y a quelque chose de vulgaire aux mots du combat et de la rue. Une salissure qui ne devrait pas entrer dans notre antre littéraire. Nous leur réservons un traitement différent de celui d'autres œuvres.

Je ne pense pas que nous soyons sourds à la beauté de la résistance. Je ne pense pas non plus que nous soyons puritains, sensibles aux seuls mots sages qui reposent dans des livres honnêtes. Non.

Ce que nous n'acceptons pas, c'est ce « nous ». C'est cette idée de chœur. Les mots de bataille n'appartiennent à personne, ou alors à tous. Ils ne se soumettent pas à la propriété intellectuelle. On ne peut pas les posséder. Voilà ce qui nous effraie et qui devrait, au contraire, nous ravir. Notre littérature nationale s'est écrite sous la plume de porte-paroles. Nelligan, Tremblay, Miron, Lalonde, Desjardins, Mouawad. Pour écrire notre imaginaire, nous avons choisi des représentants. En littérature comme en politique. Nous plaçons nos espoirs dans des auteurs prodigieux comme nous le faisons dans nos dirigeants. On élit un gouvernement, on acclame un auteur. On le laisse traduire nos espoirs et distiller notre langue. On reconnaît et on admire l'œuvre d'individus uniques.

Mais lorsque les mots émergent de la somme de personnes multiples, on peine à leur accorder pareille reconnaissance. On a je-ne-sais quel besoin de signature. Un nom à idolâtrer. Il faut que l'œuvre soit revendiquée par quelqu'un. On ne considère les mythes qu'une fois relatés par un poète reconnu. On encense l'*Odyssée* attribuée à Homère, peu importe qui se cache sous ce pseudonyme. On ne considère les contes qu'une fois figés sous la plume de Perreault ou des frères Grimm. Ils sont littérature lorsqu'ils sont consignés, fixés et immuables. On applaudit Scapin ou Polichinelle lorsqu'ils tombent entre les griffes d'auteurs bien-pensants qui pensent pouvoir se les approprier. Mais Polichinelle est un archétype de protestation, un révolutionnaire irrévérencieux et cinglant, une marionnette aux mille visages présente aux quatre coins du monde : Pulcinella en Italie, Punch en Angleterre, Karagöz en Turquie. Il n'appartient pas aux livres, mais à la place publique, comme les contes descendent des chaumières et les mythes, des cités.

Parce que la littérature populaire n'est pas possédée, on ne la reconnaît pas. L'individu triomphe toujours du collectif.

Moi, j'aime ce qui n'appartient à personne. J'aime ce qu'on peut faire ensemble. Notre voix collective porte la beauté de l'union. Nous

acceptons, ensemble, de porter des paroles qui nous lient. Nos voix s'accordent. Nos mots et slogans sont une courtepoinTE de désirs. Ils ne sont pas livrés au monde par une main esseulée, mais par l'unisson des voix. Nous pouvons être fiers de ce que nous créons ensemble. Sans nom de façade derrière lequel se tapir, sinon celui de la résistance. Notre bouillonnement est libre et grandiose. Il s'élague de lui-même, sans concours d'une autorité. Il évoque la vie, il éveille la conscience. Notre littérature est une ressource commune. Elle tient sur des lèvres plutôt que sur des pages. Elle naît du chœur et non de l'individu.

C'est le peuple qui s'écrit lui-même.



Hadjer Abderrahmane

Étudiante au programme
de sciences, lettres et arts

Collège de Maisonneuve



Hadjer Abderrahmane a 19 ans et étudie au Collège de Maisonneuve en sciences, lettres et arts. Depuis qu'elle est petite, la lecture est son refuge et sa plus grande passion. Elle n'a jamais autant pleuré que devant un livre. Elle a découvert qu'elle avait peut-être un talent pour l'écriture lorsque les lettres qu'elle écrivait à ses proches les faisaient pleurer — d'émotion, elle espère. Québéco-algérienne, elle puise dans son héritage et son vécu pour écrire sur l'identité, l'appartenance et la justice sociale. Ainsi, elle croit au pouvoir des mots pour rapprocher les êtres et briser les préjugés.

الْسَّلَامُ عَلَيْكُمْ

ʿAs-salāmu ʿalaykum

Que la paix soit sur vous

C'est de cette manière qu'on dit bonjour dans ma famille. Avec douceur, politesse et gentillesse.

Je me souviens avoir grandi avec les histoires des différents prophètes : le Prophète Muhammad (paix sur lui), qui répondait à l'insulte par le silence, à la violence par la miséricorde; Youssouf, trahi et vendu par ses frères, qui leur pardonna lorsqu'il devint puissant; Moussa, qui affronta l'injustice du Pharaon avec foi et détermination pour libérer les opprimés; Ibrahim, prêt à se sacrifier par obéissance, protégé par Dieu pour sa droiture; Younous, englouti par une baleine, sauvé par la sincérité de son repentir et Isa, qui parlait déjà étant enfant pour défendre sa mère et prêchait l'amour de Dieu avec tendresse. Toutes ces histoires m'ont appris la bonté, la justice, le pardon. ʿAs-salāmu ʿalaykum. Comment expliquer que des mots de paix soient accueillis avec autant de méfiance? Comment accepter qu'une culture empreinte de respect et d'hospitalité jusqu'à son fondement, soit perçue comme inhumaine, comme une menace?

Rien dans les textes de mon héritage ne justifie la haine. Et pourtant, j'ai dû apprendre à vivre avec le rejet. Avec l'incompréhension. Dire que je ne comprends pas cette haine serait mentir. Je la trouve injuste, mais je comprends que celle qu'on nous jette au visage découle de l'ignorance. Que les gens ne savent pas comment réagir face à quelque chose qu'ils pensent être aussi différent d'eux.

La peur est toujours le fruit de l'ignorance.

Ralph Waldo Emerson

Je suis née ici, au Québec, de parents algériens. Je suis québéco-algérienne. Ici, on me voit comme une immigrante. Là-bas, comme une étrangère. Appartenir à deux mondes, c'est parfois n'en habiter aucun.

Au milieu, je flotte.

« Penser que tu es meilleure que quelqu'un est un péché, benti », me dit mon père. « Tu dois traiter tout le monde avec bonté. Il n'y a pas d'autre façon de vivre », me dit toujours ma mère.

Les gens ne le connaissent pas, mon père — cet homme musulman typique qui aime les gens et leur veut du bien. Ils ne connaissent pas ma mère non plus — cette femme qui nourrit les orphelins, les veuves, les malades, les animaux et les gens en santé aussi, toujours généreuse de son sourire et de son cœur. Pourtant, je vois les regards que certains jettent sur elle, simplement parce qu'elle porte un hijab. Et j'ai peur. Peur que les choses empirent pour les femmes comme elle.

يَا أَيُّهَا الَّذِينَ آمَنُوا كُونُوا قَوْمِينَ لِلَّهِ شُهَدَاءَ بِالْقِسْطِ وَلَا يَجْرِمَنَّكُمْ شَنَاٰنُ قَوْمٍ عَلَىٰ أَلَّا تَعْدِلُوا أَعْدِلُوا هُوَ أَقْرَبُ لِلتَّقْوَىٰ وَاتَّقُوا اللَّهَ إِنَّ اللَّهَ خَبِيرٌ بِمَا تَعْمَلُونَ

Ô vous qui avez cru! Soyez stricts dans vos devoirs envers Dieu et soyez des témoins équitables. Et que la haine pour un peuple ne vous incite pas à être injustes. Soyez justes cela est plus proche de la piété.

Sourate Al-Mâ'ida (5) du Saint Coran, verset 8

Quelle ironie de vivre dans une société démocratique où certains décident encore de ce que les femmes ont le droit de porter — et que certaines femmes, qui se déclarent fièrement féministes, l'acceptent sans broncher. Pourquoi? Pourquoi cautionner qu'une lutte pour la liberté n'inclut pas chaque femme?

Comme quoi on choisit pour qui on se bat et manifestement, ce n'est pas pour tous. De l'humanisme sélectif, du féminisme sous condition.

Cassandra Philibert, une amie, me dit : « Ça fait neuf mois que tu déposes des CV, moi un seul et j'ai déjà été embauchée, avec beaucoup moins d'expérience que toi... Renvoie-les avec un autre nom. » Sur le mien, c'est écrit HADJER ABDERRAHMANE en majuscule. Pas très québécois, ça. Je n'ai jamais été appelée. Et pourtant, j'ai travaillé partout où une ado peut travailler. Mais toujours parce qu'on me connaissait avant. Avant que le nom ne dise trop. Avant que le préjugé

ne précède la rencontre. Ce n'est pas l'expérience le problème — c'est le nom. Mais je refuse de ne pas en être fière, je refuse de me laisser réduire aux idées préconçues sur ce que je suis, ce que je devrais être.

L'un de mes meilleurs amis, Gaël, qui habitait la campagne, m'a dit un jour : « J'aurais peur de te présenter mes amis. Je ne suis pas sûr de comment ils réagiraient à ta présence. Ils feraient sûrement des blagues avec des bombes. »

*tu rentres au Couche-Tard parce que la journée est longue et que
t'as besoin de sucre
tu empoignes un bonbon et continues à marcher
la madame te crie qu'il faut le payer
tu l'entends à travers tes écouteurs, « I Will Survive » en fond
tu as le réflexe de lui sourire
elle a vu ton visage et non ton sourire
et tu as compris
tu as compris ce qu'elle a vu
elle a vu une voleuse*

J'aimerais pouvoir être seulement Hadjer, que les gens ne plaquent pas sur moi leurs préjugés lorsqu'ils me voient pour la première fois. Qu'ils ne soient pas aussi étonnés quand je me révèle être une personne gentille et ouverte d'esprit. Qu'ils ne soient pas surpris quand je leur parle de littérature québécoise, que je fasse référence à Réjean Ducharme ou *Le bonheur a la queue glissante* ou encore que je m'exprime avec un meilleur français que le leur. Il y a toujours une distance qui se crée dès qu'on apprend que je suis musulmane. Comme si mon existence devenait subitement politique. Mon existence qui est un acte de résistance silencieuse. Je suis musulmane, cela se voit — et déjà, cela suffit à troubler. Pourtant, je marche dans le monde avec douceur, et parfois c'est cette douceur qui dérange le plus. Parce qu'elle contredit ce qu'on attendait. Parce qu'elle réfute le fantasme du danger. Ainsi, un sourire devient acte

de résistance. Il ne faut rien d'autre pour ébranler un préjugé : un sourire, une main tendue, une parole juste. Je décide ainsi de suivre le Prophète Muhammad (paix sur lui), pour qui la réponse à l'injure et l'injustice était le silence et la bonté — toujours et sans exceptions.

Je suis fatiguée.

Fatiguée de devoir sans cesse prouver que je mérite d'être connue avant d'être jugée. Fatiguée de devoir toujours me montrer sous mon meilleur jour, parce qu'une erreur, une seule, ne serait pas seulement la mienne— mais celle de tous ceux qui me ressemblent. Au nom de tous les arabes, au nom de tous les musulmans. On l'a si bien vu, comment le monde étiquette tout un peuple sur le crime d'un individu. Le crime d'un homme blanc est le crime d'un homme en crise, le crime d'un homme arabe est le crime d'un homme arabe. Ce double standard qu'on ne remarque pas.

Je suis fatiguée de porter un monde sur mes épaules. Un monde que les autres refusent parfois même de regarder.

Les gens ont peur, ils ont cette peur viscérale de l'islam, ou plutôt de l'image qu'ils s'en sont créée, que les médias ont créée, que les humains terroristes ont créée. Il y a quelque chose de profondément injuste dans l'amalgame que l'on fait constamment entre ma foi et la violence. Une religion qui commence chaque prière par « Au nom de Dieu, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux » ne peut pas être responsable des actes barbares de quelques individus perdus dans la haine. L'islam, comme tant d'autres religions, prône la paix, la compassion, la justice. Mais cela, peu de gens prennent le temps de l'entendre. Ce qu'ils retiennent, ce sont les images des attentats, les cris, la peur. Ensuite, ce sont les communautés musulmanes qui doivent porter le poids de cette peur.

On ne demande jamais aux chrétiens de s'excuser pour les actes du Ku Klux Klan. On ne demande pas aux athées de répondre des crimes de Staline. On n'interroge pas chaque bouddhiste sur les persécutions des Rohingyas. Or, on attendrait de moi que je condamne, que je me désolidarise, que je rassure, chaque fois qu'un acte de terreur est commis quelque part par quelqu'un qui prétend agir « au nom de l'islam ». Comme si ma

simple foi me liait automatiquement à ces criminels. Oui, il y a des crimes commis au nom de l'islam, comme il y en a eu au nom du christianisme, du judaïsme, du bouddhisme ou d'idéologies politiques. Mais réduire une foi entière à ces violences, c'est ignorer que ces actes trahissent toujours l'esprit même de la religion qu'ils prétendent servir. Dire agir « au nom de Dieu » ne suffit pas à rendre un acte religieux : un crime reste un crime, même lorsqu'il s'habille d'un prétexte sacré.

Ainsi, je n'ai rien à voir avec ces criminels. Ils trahissent tout ce en quoi je crois. L'islam, c'est la douceur de ma mère, l'honnêteté de mon père, le sourire aux inconnus, l'aumône donnée en silence, la prière qui apaise, la parole qui élève. Ce ne sont ni des bombes ni des cris. Ce n'est pas de la haine.

Les terroristes volent des vies, mais ils volent aussi notre voix. Ils imposent un discours, une image, un soupçon. Et les médias s'en emparent. La télévision répète leurs noms, leurs idéologies, leurs visages. Mais rarement ceux des victimes musulmanes. Rarement ceux des héros discrets de l'islam du quotidien, qui soignent, qui enseignent, qui aiment. Ce silence complice qui ne laisse aucun musulman intact. Sans compter que les premières victimes du terrorisme islamiste, ce sont des musulmans. En Irak, en Syrie, en Afghanistan, en Somalie, au Pakistan : ce sont des familles entières qui vivent dans la peur des bombes, qui enterrent leurs enfants, qui pleurent leurs morts.

Puis il y a les politiques. Ceux qui, au lieu de protéger, attisent la peur. Ceux qui exploitent chaque attaque pour proposer des lois plus dures, pour stigmatiser un peu plus, pour diviser. Ils ne combattent pas le terrorisme : ils l'alimentent. Parce que chaque regard soupçonneux posé sur nous, chaque humiliation, chaque injustice, éloigne des cœurs, fabrique de la colère. Dans cette colère, les extrêmes prospèrent. D'un côté comme de l'autre.

Ces mesures naissent de la peur des gens qui ne nous connaissent pas, et cette peur enfante la haine. Comme l'écrivait Toni Morrison dans *Beloved*, une jungle finit par pousser dans les cœurs quand on y plante l'oppression et l'humiliation. C'est exactement ce que ces politiques

fabriquent : une jungle sociale, où la peur devient soupçon, où l'injustice fabrique la colère, où la haine se nourrit d'elle-même et ne cesse de grandir.

Mais au fond, ce n'est pas eux qui devraient avoir peur. Ce n'est pas leur confort qu'on remet en question. Ce n'est pas leur foi qu'on caricature. Ce n'est pas leur nom qu'on écorche ou dont on élimine le CV.

C'est nous.

C'est nous qui marchons avec l'angoisse dans le ventre. Nous qui faisons attention à la façon dont on parle, dont on s'habille, dont on respire. Nous qui vivons avec la peur. Et parfois, cette peur se paie au prix fort. Parfois, ce prix, c'est notre vie.

C'est Azzedine Soufiane,

Khaled Belkacemi,

Abdelkrim Hassane,

Aboubaker Thabti,

Mamadou Tanou Barry,

Ibrahima Barry,

tous tués pendant la prière,
dans une mosquée à Québec le 29 janvier 2017.

C'est Mohammed Abu Khdeir,
adolescent brûlé vif à Jérusalem le 2 juillet 2014.

C'est Mucaad Ibrahim,
enfant de 3 ans tué à Christchurch le 15 mars 2019.

C'est Mohamed-Aslim Zafis,
poignardé à mort en banlieue de Toronto le 12 septembre 2020.

C'est Aboubakar Cissé,
poignardé lorsqu'il priait près de Montpellier en France
le 25 avril 2025.

C'est Hichem Miraoui,
assassiné en pleine rue en France le 31 mai 2025.

Ceux-là ne sont pas des gens dont on entend souvent les noms. Pourtant, chacune de ces personnes a été supprimée pour ce qu'elle représentait aux yeux d'un autre : un étranger, un musulman, un danger supposé. Et tant d'autres, dont les noms n'ont jamais fait la une. Des anonymes effacés, oubliés, réduits à leur foi, à leur accent, à leur silence. Rien de plus.

Ce sont nos morts, nos deuils, nos cicatrices.

Et pourtant, c'est encore à nous qu'on demande de rassurer.

De calmer.

De faire bonne figure.

De ne pas déranger.

Alors, chaque jour, je recommence. Je souris. Je tends la main. Je parle. Parce qu'au fond, malgré tout, je crois encore que les mots peuvent guérir. Que la paix est un acte de résistance.

Je continuerai à dire la paix, à la vivre, à la porter, même si le monde n'en veut pas. Parce que résister avec amour, c'est encore croire en l'humain.

يَا أَيُّهَا النَّاسُ إِنَّا خَلَقْنَكُمْ مِّنْ ذَكَرٍ وَأُنْثَىٰ وَجَعَلْنَكُمْ شُعُوبًا وَقَبَائِلَ لِتَعَارَفُوا إِنَّ أَكْرَمَكُمْ عِنْدَ اللَّهِ أَتْقَنُكُمْ إِنَّ اللَّهَ عَلِيمٌ خَبِيرٌ

*Nous avons fait de vous des nations et des tribus,
pour que vous vous entre-connaissiez.*

Sourate Al-Hujurât (49 du Saint Coran), verset 13

Je tends la main, parce que la foi commence là : dans la rencontre, dans le respect, dans l'humanité.

Alors, une fois encore :

السلام عَلَيْكُمْ

‘As-salāmu ‘alaykum

Que la paix soit sur vous



Mahinatea Sanchez Kairenga

Étudiante au doctorat en
littérature comparée et générale

Université de Montréal



Mahinatea Sanchez Kairenga est doctorante en littérature comparée à l'Université de Montréal. Elle est passionnée par les littératures polynésiennes contemporaines. Formée à la Sorbonne Nouvelle, elle s'intéresse aux processus de reconstruction identitaire dans les littératures postcoloniales et explore les corporéités mémorielles : ces façons dont les écritures autochtones font revivre des savoirs oubliés.

Héritière d'une mémoire tahitienne, elle partage son temps entre la France et le Québec, naviguant entre les langues et les géographies pour révéler comment les littératures de la marge reconfigurent notre compréhension du monde contemporain.

Corporéités mémorielles

Quand les littératures autochtones réveillent nos géographies imaginaires

La découverte de *L'île des rêves écrasés* de Chantal Spitz m'a confrontée à une évidence dérangementante : les mots tahitiens qui émaillaient le français résonnaient en moi d'une manière toute particulière, révélant l'existence d'une littérature dramatiquement absente de mes années de formation universitaire. D'origine tahitienne par ma mère, ayant grandi bercée par sa langue et ses récits sans jamais avoir foulé le sol du « Fenua », je portais en moi une Tahiti imaginaire, construit par la transmission orale, les mélodies de sa voix et les fragments de mémoire qu'elle me livrait. Combien d'entre nous grandissons avec une vision tronquée de notre patrimoine littéraire ? Cette question dépasse ma seule expérience. Elle éclaire les limites de nos formations culturelles contemporaines.

Une interrogation s'imposait alors. Comment des voix aussi essentielles à notre compréhension du monde demeurent-elles encore en marge de nos institutions culturelles ? Comment ma propre histoire familiale – cette moitié tahitienne rêvée – reflétait-elle les silences de notre époque ?

Cette marginalisation expose les angles morts persistants de nos systèmes de savoir. Malgré les évolutions récentes, nos bibliothèques, nos curriculums et nos instances de consécration littéraire tendent à reconduire une géographie culturelle qui privilégie certaines modalités d'appréhension du réel. Ces mécanismes, souvent involontaires, témoignent de la permanence de structures coloniales qui conditionnent notre rapport au savoir et à la création. Néanmoins, il convient de reconnaître la complexité de ces dynamiques : toute configuration culturelle est influencée par nos histoires personnelles, la géographie, les aires linguistiques. Cette réalité souligne l'importance cruciale de la traduction comme pont entre les cultures. Malgré tout, dans les brèches de cette configuration institutionnelle, surgissent des écritures qui convertissent

la marginalité en ressource créative. Les littératures polynésiennes, autochtones du Canada et aïnoues déploient ce qui peut être conceptualisé comme des « corporéités mémorielles », des dispositifs narratifs qui réactualisent les mémoires incorporées – corporelles, rituelles, linguistiques – que le colonialisme a reléguées au silence. Loin de se limiter à la résistance, ces pratiques littéraires catalysent un éveil social en dévoilant de nouvelles perspectives sur nos formations discursives contemporaines.

Cette trajectoire – de la marginalisation vers l'éveil – soulève une question assez fondamentale : la littérature peut-elle constituer le vecteur d'une transformation sociale qui nous ouvre à la diversité épistémique de notre époque?

L'analyse des processus de marginalisation des littératures autochtones atteste la complexité de mécanismes qui dépassent les intentions individuelles. Ces dynamiques s'enracinent dans des structures de savoir héritées de périodes où la hiérarchisation des cultures constituait un paradigme dominant. L'imposition progressive de cadres littéraires occidentaux s'est opérée non par décret, mais par la sédimentation de critères esthétiques, de modalités de diffusion et de pratiques éditoriales qui favorisaient certaines formes d'expression au détriment d'autres. Cette configuration a généré ce que l'on pourrait qualifier de « monolinguisme institutionnel ». Cette tendance privilégie les œuvres qui s'inscrivent dans des formes reconnues, utilisant des langues de grande diffusion et s'appuyant sur des références culturelles partagées par les élites lettrées. Les épistémologies autochtones, fondées sur d'autres rapports à l'oralité, à la temporalité et à la transmission, se trouvaient ainsi structurellement désavantagées dans un système qui n'avait pas été conçu pour les accueillir.

Cette situation décèle moins une volonté délibérée d'exclusion que la persistance de structures qui, malgré leurs évolutions, continuent de reproduire des hiérarchies héritées. L'enjeu n'est plus de pointer des responsabilités individuelles, mais de transformer des mécanismes systémiques. Les canons littéraires, forgés dans des contextes historiques spécifiques, ont acquis une autonomie qui leur permet de se reproduire indépendamment des évolutions contemporaines de la création littéraire.

L'examen comparatif de trois aires géoculturelles distinctes permet de saisir comment des contextes historiques différents ont généré des formes particulières d'invisibilisation des savoirs autochtones.

En Polynésie, l'histoire des contacts européens a progressivement relégué au second plan des pratiques comme le tatau ou les traditions orales, considérées comme des obstacles aux nouvelles modalités culturelles introduites. Cette marginalisation a eu pour effet de couper les créateurs contemporains de tout un pan de leur héritage esthétique, créant une rupture dans la continuité créative. Au Canada, la coexistence de différents modèles coloniaux – britannique et français – a produit une situation particulière où les cultures autochtones se sont trouvées écrasées par plusieurs systèmes de référence. Les langues cérémonielles et les pratiques rituelles ont été progressivement reléguées à la sphère privée, perdant leur fonction sociale élargie. Le cas des Aïnous au Japon illustre les effets d'une colonisation interne (dimension aussi présente au Canada) où l'homogénéisation culturelle nationale a tendu à absorber les spécificités locales. Les arts narratifs traditionnels, les pratiques linguistiques spécifiques se sont trouvés dans une situation incertaine confrontés à un projet d'unification culturelle qui ne laissait que peu de place aux particularismes régionaux. Bien qu'elles relèvent de contextes différents, ces trois configurations convergent vers un même résultat : l'émergence de zones d'ombre dans la perception contemporaine de la diversité créative, entraînant la marginalisation des cultures autochtones, l'effacement et la réduction au silence des générations suivantes par le bris de la tradition orale. Il en résulte des blancs, des trous dans la culture mondiale.

Face à ces processus de marginalisation, les littératures autochtones contemporaines développent pourtant des stratégies créatives innovantes. Le concept de « corporités mémorielles » formulé par Paul Connerton désigne les dispositifs par lesquels ces littératures réactivent des savoirs inscrits dans les corps, les gestes et les pratiques rituelles. Contrairement à la mémoire « archivale » occidentale, qui privilégie la fixation textuelle, ces corporités mobilisent des modalités de transmission où le corps constitue lui-même l'archive vivante des savoirs communautaires.

Ces mémoires incorporées transcendent la simple opposition entre oralité et écriture. Elles articulent des systèmes complexes où les tatouages constituent des cartographies spirituelles, où les danses traduisent des récits cosmogoniques, où les langues portent en elles des visions du monde irréductibles à la traduction. Les actualisations contemporaines de ces cultures ne se contentent pas de thématiser ces pratiques; elles en réactivent les structures profondes, créant des formes hybrides qui dérogent aux catégories esthétiques conventionnelles. L'enjeu de ces corporéités dépasse la simple préservation patrimoniale. Elles trouvent leur expression littéraire dans des dispositifs d'écriture qui épousent les rythmes corporels, intègrent les codes gestuels traditionnels dans la syntaxe, ou font du texte lui-même un espace où s'actualisent les pratiques rituelles. L'écriture devient alors performative : elle ne décrit pas seulement la mémoire corporelle, elle la réactive par ses propres structures narratives. Elles constituent des laboratoires contemporains où s'expérimentent de nouvelles modalités de création qui enrichissent l'ensemble du paysage littéraire. En réinventant les rapports entre mémoire et création, elles proposent des alternatives aux logiques de la modernité littéraire occidentale.

L'œuvre de Chantal Spitz illustre comment le plurilinguisme reo mā'ohi/français génère des « tiers-espaces » (Bhabha) linguistiques qui révèlent les contradictions du discours dominant. Dans son œuvre *L'île des rêves écrasés*, l'alternance entre les langues ne relève pas du simple bilinguisme : elle crée une polyphonie où chaque langue dévoile des aspects du réel que l'autre ne peut saisir. La réinscription du tātau dans la narration opère selon une logique similaire. Les motifs traditionnels ne sont pas simplement décrits car ils structurent l'architecture narrative elle-même, créant des réseaux de signification qui transcendent la linéarité occidentale du récit. Le corps tatoué devient palimpseste où se superposent les temporalités ancestrales et contemporaines. L'oralité traditionnelle infuse également la structure romanesque. Les techniques narratives du chant et du récit légendaire transforment la prose française, créant des rythmes et des respirations qui échappent aux cadences européennes. Cette hybridation fait apparaître les potentialités inexplorées de la langue française elle-même, enrichie par son contact avec d'autres systèmes expressifs.

Cette approche polynésienne du plurilinguisme trouve un écho dans la poésie de Joséphine Bacon, qui déploie l'innu-aimun comme langue de résistance poétique refusant la relégation au folklore. Ses recueils bilingues créent des échos entre les deux langues qui révèlent leurs capacités respectives à saisir le réel. L'innu-aimun met à jour des dimensions du paysage nordique que le français ou l'anglais ne peuvent appréhender, tandis que les langues superstrats permettent de communiquer cette altérité à un public élargi. Les rituels de transmission trouvent dans l'écriture contemporaine de nouveaux espaces d'actualisation. Les cérémonies traditionnelles ne sont pas décrites de l'extérieur. Elles structurent l'acte même d'écriture, transformant le poème en espace cérémoniel. Cette transposition met en lumière la dimension performative de l'écriture autochtone, qui ne se contente pas de représenter mais actualise les pratiques ancestrales. La terre acquiert dans cette poésie le statut de personnage littéraire à part entière. Elle n'est plus décor ou symbole, mais sujet agissant qui participe à la narration. Cette personnification laisse transparaître une cosmologie où les frontières entre humain et non-humain s'estompent, proposant des alternatives aux dualismes de la modernité occidentale.

Dans un contexte géographique et culturel différent, l'œuvre de Shigeru Kayano illustre comment la sauvegarde des épopées orales par l'écriture transcende la simple conservation patrimoniale. Ses transcriptions ne figent pas l'oralité car elles en réinventent les potentialités dans l'espace scriptural. Le passage de l'oral à l'écrit devient création d'une nouvelle forme littéraire qui préserve la dynamique performative originelle. Le bilinguisme aïnou/japonais constitue un acte politique autant qu'esthétique. En imposant la présence de l'aïnou dans l'espace littéraire japonais, Kayano révèle la diversité linguistique que l'homogénéisation nationale avait occultée. Cette coexistence des langues dans le même espace textuel crée des tensions créatrices qui enrichissent l'expression contemporaine. La nature acquiert dans ces récits une dimension mémorielle : chaque élément du paysage conserve des récits, des savoirs, des mémoires. Cette conception transforme l'acte de lecture en exploration territoriale où déchiffrer un texte revient à parcourir un paysage chargé de significations ancestrales.

L'impact de ces écritures dépasse la résistance culturelle pour s'inscrire dans une transformation sociale effective. Les prix littéraires récemment attribués à des auteurs autochtones – tel que le prix Fetkann Maryse Condé et le prix des libraires du Québec pour Joséphine Bacon en 2018 et 2019 – témoignent d'une évolution des critères de reconnaissance institutionnelle.

L'essor des traductions contribue à cette reconfiguration. Les œuvres de Chantal Spitz, traduites en plusieurs langues, permettent l'émergence de nouveaux publics sensibles aux enjeux autochtones. Cette circulation internationale révèle l'universalité des questions épistémiques soulevées par ces écritures.

Dans le domaine éducatif, l'intégration progressive de ces corpus dans les programmes universitaires modifie la formation des futures générations. Nos institutions éducatives et culturelles ont aujourd'hui l'opportunité historique de repenser leurs pratiques. Il ne s'agit plus seulement de « faire place » à ces voix, mais de reconnaître qu'elles enrichissent fondamentalement notre compréhension du littéraire.

L'éveil social s'articule autour de trois dimensions complémentaires. Il est épistémique lorsqu'il dévoile l'existence d'autres modalités de connaissance qui enrichissent notre compréhension du monde. Ces écritures proposent des alternatives aux dualismes occidentaux en exposant des systèmes de pensée plus complexes. Il est esthétique lorsqu'il transforme nos conceptions de la littérarité. Les formes hybrides développées – mélanges de langues, intégration de structures orales, poétiques performatives – élargissent le spectre des possibles créatifs. Il est politique lorsqu'il interroge les rapports de pouvoir qui structurent nos sociétés. En mettant au jour les mécanismes d'invisibilisation, ces littératures contribuent à une prise de conscience collective des inégalités épistémiques et favorisent l'émergence de politiques culturelles plus inclusives.

Ces parcours littéraires montrent que l'éveil social ne procède pas de l'accumulation de connaissances, mais de notre capacité à accueillir d'autres manières de concevoir le monde. Les corporéités mémorielles révèlent que nos sociétés contemporaines peuvent encore apprendre,

encore se transformer, encore s'enrichir de ce qu'elles avaient cru pouvoir ignorer.

Nous portons tous des géographies multiples, des héritages fragmentés qui attendent d'être réveillés par la littérature.

L'horizon qui se dessine est celui d'une épistémologie décroisée où les savoirs autochtones dialoguent avec les disciplines académiques, où les littératures de la marge reconfigurent le centre, où la diversité créative devient ressource partagée. Ces voix nous invitent à imaginer des futurs où l'éveil ne serait plus l'exception, mais la condition ordinaire de nos rapports au savoir et à la création. Héritière de ce Tahiti imaginaire, je mesure combien ces voix dessinent désormais les contours d'une géographie littéraire renouvelée, où les murmures d'hier deviennent les architectures narratives de demain.



Léonie Villeneuve

Étudiante au baccalauréat en
enseignement à la petite enfance

Université de Sherbrooke



Étudiante en quatrième année au baccalauréat en enseignement au préscolaire et au primaire à l'Université de Sherbrooke, **Léonie Villeneuve** est passionnée par la didactique du français et les approches plurilingues. Amoureuse de la littérature jeunesse et sensible à la diversité culturelle, elle cherche à mettre en lumière les langues et cultures des enfants dès le préscolaire. Enseignante en formation engagée, elle aspire à créer des environnements d'apprentissage inclusifs. *Toutes les langues comptent : plaider pour une littérature qui donne voix à la diversité* est son premier texte publié, né de sa réflexion sur la place des langues à l'école.

Toutes les langues comptent : plaidoyer pour une littérature qui donne voix à la diversité

Le monde chuchote dans toutes les langues. Pourtant, dans bien des écoles, on n'en entend qu'une. Chaque langue est une porte vers l'autre. Chaque mot, une chance de reconnaître un élève dans toute sa richesse. Mais que se passe-t-il quand les livres restent muets aux voix des enfants plurilingues?

Où sont les langues dans nos livres?

Depuis quelques années, la littérature jeunesse se réinvente et évolue. Elle ouvre ses pages et donne vie à des personnages aux corps divers, aux peaux de toutes les teintes et aux histoires enracinées dans des cultures longtemps mises à l'écart. On retrouve aussi des récits qui déconstruisent les stéréotypes, qui célèbrent la liberté d'expression de genre, l'égalité, les droits des femmes et la richesse des identités. On y voit des enfants en fauteuil roulant, des familles recomposées, des histoires d'exil, de racisme, de résilience et de fierté culturelle. Des albums comme *Julian est une sirène*, de Jessica Love, *Nos boucles au naturel*, de Matthew A. Cherry, ou *Quel est mon superpouvoir*, d'Aviaq Johnson, montrent des réalités riches, nuancées, souvent ignorées jusqu'à récemment. Oui, la diversité progresse dans les albums que nous leur lisons en classe. Mais il y a encore à faire. Peu de langues résonnent en ces pages.

Où sont les mots qui résonnent dans la bouche des élèves dits « allophones », ceux qui parlent arabe, créole, espagnol ou dari à la maison? Où sont les voix qui racontent aussi en innu, en mandarin, en wolof ou en vietnamien? Trop souvent, les langues autres que le français sont absentes ou réduites au silence dans nos bibliothèques de classe. On célèbre la diversité visible, mais on oublie la diversité linguistique, pourtant tout aussi réelle, tout aussi fondatrice de l'identité des enfants.

Une littérature qui participe à l'éveil social

L'éveil social, c'est bien plus que découvrir l'existence des autres : c'est apprendre à les reconnaître, à les comprendre, à coexister dans le respect et la curiosité. Et à ce titre, la littérature jeunesse joue un rôle de premier plan. Un livre peut ouvrir une fenêtre sur un autre mode de vie, une autre vision du monde. Il peut aider à déconstruire des préjugés, à susciter des discussions, à faire émerger l'empathie. Les albums jeunesse sont alors des outils puissants d'éducation citoyenne.

C'est dans cette optique que s'inscrit le travail remarquable du groupe de recherche derrière le site ÉLODiL (Éveil au langage et ouverture à la diversité linguistique), qui œuvre depuis des années à démontrer que l'ouverture aux langues dans les pratiques scolaires peut enrichir le vivre-ensemble, soutenir les apprentissages langagiers et valoriser les identités plurielles. Dans la lignée des réflexions de la chercheuse Françoise Armand, on peut considérer l'éducation plurilingue comme bien plus qu'un enjeu linguistique : elle est un levier éthique et social, porteur d'une vision plus juste du monde.

Entendre sa langue, c'est être reconnu

Lorsqu'un élève entend un mot de sa langue maternelle dans une histoire, ce n'est pas simplement un moment de reconnaissance. C'est un geste profond de légitimation de son identité. Cela lui dit : ta langue a une valeur, ta famille a sa place ici. C'est un moteur puissant pour l'estime de soi, mais aussi pour l'engagement scolaire. Le chercheur Jim Cummins parle d'*identity texts* pour désigner ces textes, qu'ils soient oraux ou écrits, qui reflètent les langues, les cultures et les voix réelles des enfants. Lorsqu'ils voient leurs mots, leurs accents et leur vécu intégrés dans la littérature, les enfants développent un sentiment d'appartenance et une plus grande confiance envers leur capacité à apprendre²⁴.

Et pourtant, dans bien des milieux où une majorité d'élèves parlent une autre langue que le français à la maison, les albums proposés en classe restent prisonniers d'un monolinguisme rigide. Cette uniformité est le résultat d'un manque de ressources, de formation, ou simplement de visibilité des œuvres plurilingues existantes.

²⁴ Cummins, 2011.

Des albums qui brisent le silence

Heureusement, certaines œuvres osent faire entendre diverses voix. *Le livre qui parlait toutes les langues*, d'Alain Serres, est un magnifique hommage au plurilinguisme. Ce livre fait cohabiter le français avec une vingtaine d'autres langues. Chaque page est un petit carrefour linguistique, où l'histoire se décline en albanais, tamoul, comorien, espagnol, japonais, anglais, mandarin, swahili, khmer et persan. Dans un autre registre, *Madlenka*, de Peter Sís, célèbre elle aussi la diversité. En parcourant son quartier, une petite fille rencontre des voisins venus des quatre coins du monde. Chaque rencontre devient une fenêtre ouverte sur une langue, une culture, une histoire. Dans *Gallinella, petite poule rossa* et *Chaprouchka*, d'Elsa Valentin et Florie Saint-Val, les personnages s'expriment en une joyeuse mosaïque de langues, et les récits détournent avec humour les contes classiques pour ouvrir l'imaginaire à la pluralité linguistique. Des œuvres comme *Les Langues de chat*, de Massimo Semerano, ou *Une coccinelle au Nunavik*, d'Isabelle Larouche, invitent les enfants à explorer un monde où les mots voyagent, résonnent autrement, se traduisent et s'entremêlent. Ces récits ne se contentent pas de représenter la diversité : ils la font vivre. Ces livres ne sont pas des outils pour les enfants plurilingues. Ce sont des ponts. Des passerelles qui relient les enfants entre eux, qui permettent à chacun de mieux comprendre l'autre, d'élargir sa vision du monde et de remettre en question les hiérarchies linguistiques, souvent intériorisées dès le plus jeune âge.

Le plurilinguisme n'est pas un obstacle, c'est une richesse

Ce plaidoyer ne vise pas à blâmer les personnes enseignantes, qui font déjà preuve d'inventivité, d'empathie et d'ouverture. Il s'agit plutôt de donner des moyens d'agir, de faire connaître les œuvres qui existent, de former les personnes enseignantes à comprendre que le plurilinguisme ne freine pas l'apprentissage du français, qu'il peut même l'enrichir. La recherche en didactique montre que les transferts de compétences entre langues sont non seulement possibles, mais bénéfiques pour le développement global du langage²⁵.

²⁵ Dagenais, 2008.

Nous devons aussi encourager les auteurs et les autrices à créer davantage d'albums dans lesquels plusieurs langues cohabitent. Il ne s'agit pas d'une tendance à suivre, mais d'une nécessité : celle de représenter les familles réelles, les quartiers multilingues, les enfants qui parlent français à l'école, arabe au souper, et portugais avec leur grand-mère au téléphone. Le monde est plurilingue. Nos livres doivent l'être aussi.

Vers une littérature de l'éveil et de la diversité

Pour qu'une littérature jeunesse participe véritablement à l'éveil social, elle doit refléter la complexité des identités des enfants. Elle doit nommer les réalités vécues, montrer des expériences diverses, et surtout offrir à chaque enfant la possibilité de se reconnaître dans les récits, tout en découvrant ceux des autres. La voix d'un personnage qui parle avec un accent. Un mot qui évoque un plat, une fête, un souvenir dans une autre langue. Une chanson d'enfance transmise par un grand-parent.

L'éveil social commence là : dans cette attention portée à l'autre, dans cette capacité à reconnaître la beauté de ce qui est différent. Et cela commence tôt. L'album jeunesse est souvent la première rencontre d'un enfant avec la littérature, avec le monde des idées, avec la société dans laquelle il évolue. Alors faisons en sorte que ce premier contact soit inclusif, riche, pluriel. Offrons-leur des livres où chaque mot compte, chaque langue résonne. Il est temps de faire de la place à toutes les voix. Pas seulement dans les discours, mais dans les histoires qu'on raconte. Dans les livres qu'on lit aux enfants. Dans les mots qu'ils entendent et dans ceux qu'ils osent prononcer. Car chaque langue est une clé. Une clé pour se comprendre, pour apprendre, pour grandir ensemble. Faisons en sorte que les bibliothèques de classe deviennent des lieux où toutes les langues puissent cohabiter. Des lieux où chaque enfant, peu importe la langue qu'il parle à la maison, puisse dire : « Ce livre parle un peu de moi. »



Bibliographie

Armand, F., Dagenais, D., et Nicollin, L. (2019). *La dimension linguistique des enjeux interculturels : de l'éveil aux langues à l'éducation plurilingue*. ÉLODiL.

Cummins, J. (2011). *Identity texts : The collaborative creation of power in multilingual classrooms*. Trentham Books.

Dagenais, D. (2008). *L'éveil aux langues : Une approche prometteuse pour l'éducation en contexte de diversité linguistique*. In F. Armand et D. Dagenais (Eds.), *L'école et la diversité linguistique*. Éditions Fides.

ÉLODiL. (2024). *Ressources pour une éducation plurilingue*. Université de Montréal.
<https://www.elodil.umontreal.ca>

Mathilde Lavoie

Étudiante au baccalauréat
en études littéraires et culturelles

Université de Sherbrooke



L'amour de la lecture et de l'écriture remontent à loin dans la vie de **Mathilde Lavoie**. En grandissant à Trois-Rivières, les visites à la bibliothèque, où elle empruntait le nombre maximum de livres permis, faisaient partie de sa routine. Elle aimait également inventer des histoires, autant sur des feuilles lignées qu'avec ses Barbies. Elle a éventuellement décidé d'en faire son occupation en allant étudier en littérature à l'Université de Sherbrooke. Si l'écriture et la lecture ont désormais une connotation plus sérieuse, elle n'y prend pas moins de plaisir.

Protestation par la lecture

La Servante écarlate dans la lutte féministe pour les droits reproductifs

En tant qu'étudiante en lettres, j'ai parfois rencontré du scepticisme de la part de gens à l'extérieur de mon milieu. Certaines personnes doutent de la pertinence d'étudier la littérature de nos jours; ils n'en voient pas l'importance. Pourtant, celle-ci est non négligeable. Les œuvres littéraires sont des produits culturels très influents. Qu'on en lise ou pas, ils alimentent l'imaginaire collectif. Ils inspirent aussi les autres formes d'art, le cinéma par exemple, et même nos vies. En effet, différents aspects des histoires qu'on lit peuvent résonner dans notre quotidien. C'est le cas, entre autres, avec l'engagement social. Tout art peut être utilisé à des fonctions militantes, et parfois, une œuvre peut avoir un effet majeur sur une cause.

C'est le cas de *La servante écarlate*, roman de Margaret Atwood publié en 1985, qui est devenu un symbole majeur dans les mouvements féministes, notamment en lien avec les droits reproductifs.

J'explorerai ici comment cette histoire a fait sa place dans le féminisme et l'a conservée, quarante ans après sa parution. Ce qui a causé cela est lié à l'actualité et à l'histoire elle-même. Je montrerai également son influence dans le mouvement féministe actuel, plus particulièrement en lien avec les droits reproductifs.

Sexisme du passé, du présent et du futur

Dans l'univers fictif de *La servante écarlate*, des extrémistes religieux ont pris le contrôle des États-Unis et en ont fait une république nommée Gilead. Dans cette théocratie, la fertilité est en chute libre. Aussi, les dirigeants ont instauré un système où les femmes fertiles se voient réduites à la reproduction. Elles sont appelées les servantes. Jumelées à un couple marié, elles sont régulièrement violées. Les autres femmes sont soit épouses, prostituées, religieuses ou ménagères. Aucune

d'entre elles n'a de pouvoir : c'est un monde fait par et pour les hommes. À l'époque de la publication du roman, les États-Unis étaient mondialement considérés comme une démocratie exemplaire; on n'imaginait pas qu'un avenir si sombre pourrait se produire. On ne peut pas en dire de même aujourd'hui.

Dans les dernières années, plusieurs événements ont rapproché la réalité de Gilead. Donald Trump est lié à beaucoup d'entre eux. Il s'est attaqué aux droits reproductifs. L'exemple le plus marquant est l'annulation de l'arrêt *Roe v. Wade* par la Cour suprême, décision qui protégeait le droit constitutionnel à l'avortement. Le président américain est à l'origine de ce renversement, puisqu'il a nommé des juges conservateurs à cette cour. Aujourd'hui, une vingtaine d'États ont réduit ou complètement retiré le droit à l'avortement. De plus, Trump a coupé le financement des États-Unis aux ONG internationales qui donnent accès à l'avortement et a gelé les crédits fédéraux à la planification familiale du pays.

Toutes ces décisions ont un effet : les femmes qui tombent enceintes sont forcées de donner naissance. Selon Margaret Atwood, c'est de l'esclavage : « l'État déclare un droit de propriété sur leur corps sans même les payer pour ça. [...] Si on force les femmes à avoir des enfants, on devrait au moins les payer pour ça²⁶. » Sans y être tout à fait, on se rapproche de la situation des servantes dans le roman de l'écrivaine. Et les responsables de ces changements prétendent avoir de bonnes intentions. Trump a affirmé qu'il allait protéger les femmes « qu'elles le veuillent ou non²⁷. » Or, protéger quelqu'un contre sa volonté, ce n'est pas de la protection, mais du paternalisme.

Parallèlement, la montée du mouvement des *trad wives* n'est pas sans rappeler la situation des épouses à Gilead. Sur internet, on voit de nombreuses femmes promouvoir un mode de vie traditionnel, qui implique de ne pas travailler et d'être soumise à son mari. Il ne faut pas oublier l'importance de la religion dans le conservatisme américain.

²⁶ Donald TRUMP cité par Elena MEILUNE, « La Servante écarlate : miroir de la fragilité de nos droits », *Mr Mondialisation*, 3 avril 2025, [En ligne], <https://mrmondialisation.org/la-servante-ecarlate-miroir-de-la-fragilite-de-nos-droits/> (Page consultée le 21 juin 2025).

²⁷ Martine DELVAUX citée par Shan DENICOURT, « Huit réflexions féministes sur *La Servante écarlate* », *Le Journal de Montréal*, 22 juin 2018, [En ligne], <https://www.journaldemontreal.com/2018/06/15/8-reflexions-feministes-sur-la-servante-ecarlate-avec-club-illico> (Page consultée le 20 juin 2025).

Cette année, Trump a annoncé la création d'un bureau de la foi. Dans *La Servante écarlate*, la dictature est gouvernée par des extrémistes religieux. Les États-Unis ne sont pas encore une théocratie, mais, en comparaison avec l'histoire d'Atwood, la montée de l'influence de la religion dans le gouvernement est pour le moins inquiétante. Martine Delvaux a d'ailleurs dit ceci en entrevue : « Gilead, c'est en fait ici, maintenant, avec des proportions différentes²⁸. »

Pour résumer en quelques mots, les États-Unis sont de plus en plus conservateurs à la manière du roman de Margaret Atwood. Cette comparaison entre la fiction et la réalité est probablement la cause principale du poids qu'a gagné ce livre au sein du féminisme. L'autrice l'a elle-même constaté publiquement : « Aujourd'hui, [...] ce livre a fait son retour, parce que tout à coup, il n'apparaît plus du tout comme une fiction dystopique tirée par les cheveux. Il est devenu trop réel²⁹. » Si cette histoire a des échos réalistes, ce n'est pas par hasard.

Quand Margaret Atwood a écrit *La Servante écarlate*, elle s'est basée sur des recherches approfondies : « ma règle avait été de ne rien mettre dans ce roman que des êtres humains n'aient déjà fait quelque part, à une époque ou à une autre³⁰ ». Pour le prouver, l'écrivaine avait conservé toutes les coupures de journaux dont elle s'était servie dans ses recherches. Elle les a rassemblées et les transportait avec elle dans ses tournées de conférence où elle parlait de son livre. Ainsi, on ne pouvait pas prétendre que l'humanité serait incapable des horreurs qu'elle décrivait. Tout avait déjà été fait. Donc, en plus de similarités avec le présent et l'horizon du futur, son histoire est fondée sur des réalités historiques. Cela renforce nettement la crédibilité de l'œuvre.

Atwood s'est demandé à quoi ressemblerait une dictature totalitaire aux États-Unis. Sa réponse a été : une théocratie. En effet, au début de la colonisation, il y avait de nombreux de puritains : « Au 18^e siècle, la Nouvelle-Angleterre a débuté comme une théocratie. Alors les fondations étaient là, elles n'ont jamais vraiment disparu³¹. »

²⁸ Margaret ATWOOD, *La Servante écarlate*, Paris, Robert Laffont, 2019 (1985), p. 22.

²⁹ Margaret ATWOOD, *La Servante écarlate*, Paris, Robert Laffont, 2019 (1985), p. 22.

³⁰ Ibid., p. 21.

³¹ Margaret ATWOOD citée par RADIO-CANADA, op. cit.

Ainsi, c'est parce que cette œuvre est nourrie d'événements qui ont réellement eu lieu que *La servante écarlate* résonne autant dans le présent. L'histoire a une fâcheuse tendance à se répéter, comme le remarque Martine Delvaux en réflexion à propos du roman d'Atwood : « Les dominants cherchent toujours à refouler la liberté des autres. C'est le principe de la guerre, on connaît ce mécanisme par cœur³². » Mais comme on connaît ce mécanisme, on peut le voir venir et lutter pour l'arrêter. On n'a pas à rester les bras croisés face à ce qui se passe. C'est là qu'entrent en scène les militantes féministes.

La fiction au service de la réalité

La servante est l'élément principal qu'on a tiré de l'œuvre d'Atwood pour en faire un symbole féministe. C'est l'image de ce contre quoi on se bat, ce qu'on ne veut pas être. Esclave sexuel, utérus sur pattes, la figure de la servante est devenue iconique dans la lutte pour les droits reproductifs. Son habit rouge avec ses œillères blanches est porté par des milliers de femmes en guise de protestation. Pour ne citer que quelques exemples, on a pu observer le phénomène à Denver en juin 2022, dans une marche, à la suite de l'annulation du droit à l'avortement; à Washington D.C. en janvier 2017, pour protester contre l'entrée à la Maison-Blanche de Donald Trump; et en 2018, en Croatie, dans une manifestation contre les violences sexistes et sexuelles. Comme le dit la journaliste Iris Brey, « [o]n a envie de voir une marée de femmes la porter, pas juste une seule d'entre elles, quand elles s'alignent, c'est extrêmement puissant³³. » C'est à la fois le symbole de l'oppression et celui d'une possible libération. Cela a d'ailleurs été aidé par une forte montée de la popularité de l'œuvre.

En effet, en 2017, l'adaptation du roman d'Atwood était lancée au petit écran, coïncidant de façon surprenante avec le début du premier mandat de Trump. D'ailleurs, le lendemain des élections, Atwood rapporte que toute l'équipe de tournage réalisait qu'ils ne faisaient désormais

³² Martine DELVAUX citée par Anne-Frédérique HÉBERT-DOLBEC, « “La Servante écarlate”, roman prémonitoire? », *Le Devoir*, 29 juin 2022, [En ligne], <https://www.ledevoir.com/lire/728079/grand-angle-la-servante-ecarlate-roman-premonitoire> (Page consultée le 20 juin 2025).

³³ Iris BREY citée par Alix TOSCHINI, « La Servante écarlate : une série devenue un symbole féministe », *Mediafactory*, 30 janvier 2023, [En ligne], <https://mediafactory.audencia.com/la-servante-ecarlate-une-serie-devenue-symbole-feministe/> (Page consultée le 21 juin 2025).

plus de la fiction, mais du documentaire³⁴. Stimulées par la série télé, les ventes du roman d'origine grimpaient en flèche³⁵. Ce fut également le cas en 2024, après l'élection de Trump à son deuxième mandat. Si le roman était déjà très bien connu, la série lui a permis d'agrandir encore davantage son public. *La Servante écarlate* est devenue une référence majeure en matière de féminisme partout dans le monde. Dans cette adaptation, une grande place est laissée à la révolution sous-terrainne, qui cherche à abolir le régime de Gilead; elle véhicule donc plus d'espoir et, comme le dit Atwood, « sans espoir, on ne fait rien³⁶ ». C'est ainsi que le costume écarlate est devenu un symbole de résistance et de libération si puissant. La fiction éveille les consciences, aussi de nombreuses protestations pour le droit à l'avortement se sont inspirées de la figure de la servante écarlate dans plusieurs états et pays. L'écrivaine l'a constaté par elle-même : « Dans certains États américains, des silhouettes vêtues de rouge apparaissent dans des parlements, protestant silencieusement contre les lois qui y sont votées, en grande partie par des hommes pour contrôler les femmes³⁷. »

Au Texas, en mai 2017, des femmes se sont rassemblées afin de lutter pour leurs droits. Elles se sont appelées « Les servantes du Texas » et revêtent le fameux habit rouge pour réclamer un meilleur accès à l'avortement. Ce mouvement s'est d'ailleurs propagé dans d'autres états, et même par-delà l'océan, notamment en Islande.³⁸

On trouve plusieurs autres exemples. Comme la fiction ressemble assez à la réalité, elle est souvent évoquée en lien avec l'actualité. Pendant la manifestation de janvier 2017 à Washington D.C., on pouvait voir des pancartes avec l'inscription « Make Margaret Atwood's fiction great again », en référence au « Make America great again » de Donald Trump.

³⁴ Jeremy KAY, « Emmys 2017 : Margaret Atwood on why 'The Handmaid's Tale' reflects Trump's America » Screendaily, 6 juillet 2017, [En ligne], <https://www.screendaily.com/features/margaret-atwood-the-handmaids-tale-reflects-trumps-america/5119225.article> (Page consultée le 18 juin 2025).

³⁵ Katia FACHE-CADORET, « Comment "La Servante écarlate" inspire les femmes à travers le monde », marie claire, [s. d.], [En ligne], <https://www.marieclaire.fr/comment-la-servante-ecarlate-inspire-les-femmes-a-travers-le-monde,1237644.asp> (Page consultée le 18 juin 2025).

³⁶ Margaret ATWOOD citée par RADIO-CANADA, op. cit.

³⁷ Margaret ATWOOD, Op. cit., p. 22.

³⁸ Katia FACHE-CADORET, op. cit.

La même année, Emma Watson a caché des centaines d'exemplaires de *La Servante écarlate* dans les rues de Paris. Suite à l'arrêt *Roe v. Wade*, la journaliste Kate McCann a aussi affirmé : « Quel moment sombre et déprimant de notre histoire. Je me sens mal. J'ai l'impression d'être dans *The Handmaid's Tale*³⁹. » Enfin, lors des élections présidentielles aux États-Unis en 2024, Margaret Atwood a partagé un cartoon politique inspiré de son œuvre sur son compte X (auparavant Twitter). Sans grande surprise, l'écrivaine s'oppose assez ouvertement au président américain.

Ce ne sont que quelques exemples, mais ils montrent bien le pouvoir de l'œuvre. C'est plus qu'un symbole, c'est une inspiration. La silhouette rouge suffit aujourd'hui pour faire passer un message féministe. C'est ainsi que *La servante écarlate* et tout son univers sont devenus des référents reconnaissables dans la lutte pour les droits reproductifs, tant aux États-Unis qu'ailleurs dans le monde.

+ + +

Les recherches de Margaret Atwood pour l'écriture de son roman l'ont menée à user de symboles qui résonnent encore aujourd'hui, quarante ans après la publication du roman. Cette résonance s'est traduite dans les luttes féministes pour les droits reproductifs, qui sont en chute aux États-Unis depuis quelques années, poussant le pays un peu plus vers Gilead. Par exemple, pour protester, de nombreuses femmes portent le costume rouge des servantes, envoyant ainsi un message très puissant. Cela montre que la littérature a encore du poids aujourd'hui.

Les personnes en position de pouvoir réalisent bien l'impact de ce roman. C'est pourquoi il est l'un des livres les plus fréquemment bannis ou brûlés aux États-Unis. Aussi, Atwood en a-t-elle fait faire en 2022 une édition incombustible. Dans une courte vidéo, on la voit armée d'un lance-flamme tenter de brûler un exemplaire, lequel reste intact. Atwood envoie là un signe fort de résistance.



Bibliographie

ATWOOD, Margaret, *La Servante écarlate*, Paris, Robert Laffont, 2019 (1985), 537 p.

DENICOURT, Shan, « 8 réflexions féministes sur La Servante écarlate », *Le Journal de Montréal*, 22 juin 2018, [En ligne], <https://www.journaldemontreal.com/2018/06/15/8-reflexions-feministes-sur-la-servante-ecarlate-avec-club-illico> (Page consultée le 20 juin 2025).

FACHE-CADORET, Katia, « Comment “La Servante écarlate” inspire les femmes à travers le monde », *Marie Claire*, [s. d.], [En ligne], <https://www.marieclaire.fr/comment-la-servante-ecarlate-inspire-les-femmes-a-travers-le-monde,1237644.asp> (Page consultée le 18 juin 2025).

HÉBERT-DOLBEC, Anne-Frédérique, « “La Servante écarlate”, roman prémonitoire? », *Le Devoir*, 29 juin 2022, [En ligne], <https://www.ledevoir.com/lire/728079/grand-angle-la-servante-ecarlate-roman-premonitoire> (Page consultée le 20 juin 2025).

KAY, Jeremy, « Emmys 2017 : Margaret Atwood on why ‘The Handmaid’s Tale’ reflects Trump’s America » *Screendaily*, 6 juillet 2017, [En ligne], <https://www.screendaily.com/features/margaret-atwood-the-handmaids-tale-reflects-trumps-america/5119225.article> (Page consultée le 18 juin 2025).

MEILUNE, Elena, « La Servante écarlate : miroir de la fragilité de nos droits », *Mr Mondialisation*, 3 avril 2025, [En ligne], <https://mrmondialisation.org/la-servante-ecarlate-miroir-de-la-fragilite-de-nos-droits/> (Page consultée le 21 juin 2025).

MOREL, Catherine, *Le passage du féminisme en traduction française : le cas du roman « The Handmaid’s Tale » de Margaret Atwood*, mémoire de maîtrise (traduction), Montréal, Université de Montréal, 2022, 131 p. [En ligne], <https://umontreal.scholaris.ca/items/6232e8ba-a1a0-440c-822e-836a139d404f> (Page consultée le 20 juin 2025).

RADIO-CANADA, « Interdire l’avortement est une forme d’esclavage, dit Margaret Atwood », *Radio-Canada*, 25 octobre 2022, [En ligne], <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1927603/nouveau-livre-margaret-atwood-questions-brulantes> (Page consultée le 20 juin 2025).

RADIO-CANADA, « Margaret Atwood répond à la censure avec une édition imbrûlable de *La servante écarlate* », *Radio-Canada*, 24 mai 2022, [En ligne], <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1885852/margaret-atwood-censure-livres-bannis-detruites-version-ignifuge-servante-ecarlate-handmaids-tale> (Page consultée le 18 juin 2025).

TOSCHINI, Alix, « La servante écarlate : une série devenue un symbole féministe », *Mediafactory*, 30 janvier 2023, [En ligne], <https://mediafactory.audencia.com/la-servante-ecarlate-une-serie-devenue-symbole-feministe/> (Page consultée le 21 juin 2025).

Table des matières

- 7 . . . Introduction par Bernard Gilbert
- 9 . . . Préface par Maïka Sondarjee
- 15 . . . PREMIER PRIX : *Azúcar!*
Indira G. Cruz
- 23 . . . DEUXIÈME PRIX : Manifeste contre la cruauté ordinaire
Véronique Guyaz
- 29 . . . TROISIÈME PRIX : Cliquez sur « crédit »
Maude Cousineau
- 37 . . . Pour un printemps, j'ai oublié mon nom
Jeanne Ducas
- 43 . . . مُكِّي لَعْمُ الْسَّلَا
ʿAs-salāmu ʿalaykum
Que la paix soit sur vous
Hadjer Abderrahmane
- 51 . . . Corporéités mémorielles
Quand les littératures autochtones
réveillent nos géographies imaginaires
Mahinatea Sanchez Kairenga
- 59 . . . Toutes les langues comptent : plaider pour
une littérature qui donne voix à la diversité
Léonie Villeneuve
- 65 . . . Protestation par la lecture
La Servante écarlate dans la lutte féministe
pour les droits reproductifs
Mathilde Lavoie

Remerciements

Merci aux étudiantes et étudiants qui ont soumis des textes.

Félicitations aux lauréates et pour les textes coups de cœur.

Merci à Maïka Sondarjee pour sa préface, de même qu'à Josiane Cossette et Isabelle Boisclair, membres externes du jury.

Merci aux professeurs qui, un peu partout, ont fait circuler notre invitation à participer au concours.

Merci à Marquis Imprimeur, partenaire de cette première édition.

Merci au Secrétariat à la jeunesse du Québec, qui soutient les initiatives du Salon du livre de l'Estrie pour les jeunes.



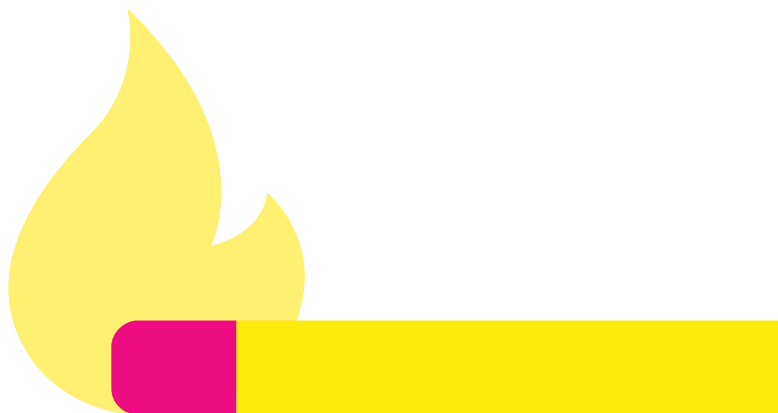
LIBRAIRIE GÉNÉRALE AGRÉÉE

Livraison partout au Québec

SODEC
Québec



Achevé d'imprimer en septembre 2025 par Marquis Imprimeur,
à Montmagny (Québec).



Salon du livre de l'Estrie

Vous tenez entre vos mains les textes primés du premier Printemps des Essayistes, concours d'essais engagés lancé en 2025 par le Salon du livre de l'Estrie.

Hormis les essais des trois lauréates, ce recueil contient cinq coups de cœur retenus par le jury. Ces propositions mettent de l'avant les idées, le regard critique, les envies d'étudiantes et d'étudiants provenant de cégeps et d'universités de plusieurs régions du Québec.



Les mots servent d'entonnoir du cœur au monde. Lorsqu'ils visent juste, ils peuvent tonitruer aussi loin que le regard se pose. Ceux des prochaines pages m'ont touchée droit au cœur.

- Maïka Sondarjee (extrait de la préface)

Secrétariat
à la jeunesse

Québec



coopérative
université de sherbrooke

M MARQUIS

ISBN 978-2-9816204-2-2